

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 646.—SAMEDI, 19 SEPTEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—PETITS ESPIEGLES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 19 SEPTEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Poésie: Ste-Agathe, par E. B.—Correspondance du Brésil, par P.-B. de Boucherville.—Inutiles regrets, par Léon Féval.—Nouvelle: Désabusé, par Mirello.—Expiation héroïque, par G. Vrière.—Onze cents milles en bicyclette.—Le voyage du Dr Nansen au pôle Nord.—Poésies: Sonnets (avec encadrement).—Les eaux gazeuses.—Les eaux gazeuses, par A. F.—Petite poste en famille.—Récréations en famille (avec gravures).—Nouvelles à la main.—Rébus.—Choses et autres.—Les Echecs.—Enigmes.—Feuilleton: En détresse.

GRAVURES.—Beaux-Arts: Les petits espions.—La rencontre du Dr Nansen, l'explorateur du pôle Nord.—Portraits: Le Dr Nansen; M. Frederick Jackson.—A travers le Canada: d'Ottawa à Montréal: Vues des bâtisses du parlement et de l'hôtel Russell; La rivière Ottawa; L'Original; Grenville; Rapides de Lachine.—Rébus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS

C'est au moment où les oiseaux, ces amants de la liberté, préparent leurs ailes pour s'envoler sous des cieux plus éléments qu'on enferme les écoliers en cage. Sur ce point, je connais beaucoup d'écoliers, pour ne pas dire tous, qui troqueraient leur plume de *pensums* contre la plume de la gente ailée, tant il est vrai que la liberté, la vraie, la saine, celle du grand air, est innée dans le cœur de tout homme et de tout oiseau.

En effet, les lourdes portes des écoles, portes qui font à quelques-uns l'effet de portes de prisons, viennent de s'ouvrir et de se refermer pour dix longs mois. Pour moi, je n'ai jamais compris cette claustration qui apeure et atrophie certaines intelligences, lesquelles, à l'instar des plantes du bon Dieu, ont besoin d'air pour s'épanouir sous le regard ensoleillé des cieux.

Enfin! c'est la coutume. Les voilà donc enfermés pour dix mois, ces chers tapageurs angéliques, musique infernale des foyers, et je les plains de tout mon cœur. Oui, je les plains, car les voilà condamnés à manger le classique *chiard*, aussi indigeste que Tacite ou Cicéron, et, ce qui est plus terrible, les voilà condamnés... peut-être à mort, en respirant, dans les dortoirs, les miasmes, les microbes contagieux et infectieux de certaines maladies organiques.

Oh! je sais bien qu'on va me traiter d'alarmiste, de chercheur de petite bête. Non, je suis rien moins que tout cela, et si je parle de la chose, toutefois avec le respect et l'admiration qu'on doit aux maisons d'instruction qui honorent le Canada, c'est qu'il me semble qu'il y a là une lacune à remplir, quelque chose que le Progrès et la Civilisation—car nous sommes encore loin d'être civilisés—nous aideront à accomplir.

En attendant que cela arrive, imitons donc les Anglais qui n'enferment pas leurs enfants, ou mieux encore, les Japonais qui instruisent leurs enfants en plein air, parmi les Lotus et les Chrysanthèmes. De la sorte, l'esprit, le corps et la santé en profitent. En outre, avec notre système d'éducation et d'instruction trop enfermé, trop claustral, trop cellulaire, on forme des nerveux, des sensibles, des *sentimentaux*, et on ne peut plus quitter papa ou les jupons de sa maman sans avoir la larme à l'œil. Ainsi va-t-on au collège: on pleure; entreprend-t-on un long voyage: on pleure; part-on pour l'armée: on s'alarme; marie-t-on ses enfants: on pleure de se quitter, de se séparer. Que diable! on pleure bien assez quand un être chéri et aimé meurt, et, à ce sujet, j'ai connu un homme qui est mort en pleurant...

C'était un gendre qui venait de perdre sa belle-mère.

* *

Donc, comme les Anglais, que je ne cesserai de citer tant ils sont pratiques, un peu plus de liberté dans notre système d'éducation, d'instruction, et nous aurons moins de *gâteux*.

Regardez-les, eux, ces envahisseurs d'affaires, ils envoient leurs enfants de Londres, à Saigon ou à Pondichéry, et l'instruction forte et solide du Président actuel de la République Française est certainement due à ce que son père l'a lui-même, en partie, fait faire en Angleterre.

Aussi, comme vous le savez, depuis, Faure a bien employé son temps...

* *

Une chose qui me surprend fort, à propos de ces chers et bruyants *escholiers*, lesquels vont faire gagner le paradis à leurs *pions* et professeurs, c'est que, durant leurs vacances, ils n'ont pas de devoirs à faire. Au moins, c'est ce qu'on m'a affirmé, et cela pour ne pas fatiguer leur intelligence.

Si c'est vraiment le cas, la chose me paraît déplorable, et nul doute que les chefs d'institutions y remédieront.

Pourquoi ne pas faire comme en France, où on donne à chaque élève un devoir facultatif à faire: écriture, dictée, arithmétique, etc., ce qui tient l'élève en haleine et ce qui est pour lui un stimulant car, à la rentrée des classes, des récompenses sont décernées aux plus méritants. C'est comme qui dirait une nouvelle distribution de prix. L'enfant ne pourrait qu'y gagner, et le maître aussi, car le sujet n'aurait pas désappris en deux mois bien des choses qu'il savait, et cela en courant uniquement après des papillons ou en attrapant des lézards qu'il se fait fête d'avance de mettre dans le lit du *pion*.

Oh! heureux temps si vite disparu, quand reviendras-tu?...

* *

Le temps est aux ouvertures. En effet, après l'ouverture des écoles, l'ouverture de la chasse et l'ouverture de l'exposition. Parlons donc de celle de la chasse. Entendez-vous, sous bois, le son du cor?

"Allons, chasseurs, vite en campagne, Ton-ton, ton-ton, tontaine, ton-ton."

C'est le départ du chasseur.

Plus tard, c'est l'hallali: la poursuite vertigineuse du cerf. Enfin, à la tombée de la nuit, c'est la mort du royal couronné des forêts.

Comme tout roi qui tient de race, il meurt en combattant. Alors, les dépouilles appartiennent aux vainqueurs; on fait la part des chiens, des invités et des hôpitaux. Noble coutume! En effet, surtout en France, après toute chasse faite par le chef de l'Etat, une part du gibier est distribuée aux hôpitaux, et si

les récipiendaires n'ont pas eu les plaisirs et les émotions de la chasse, il en ont du moins le profit, le bénéfice, la satisfaction... gastronomique.

Ce plaisir présidentiel vaut mieux que le plaisir royal de tirer sur les hommes, comme le faisait autrefois certain roi de France, du haut du balcon du Louvre. Mais, passons, et occupons-nous de la simple chasse élémentaire, et du menu fretin.

D'abord, à en croire presque tous les chasseurs, qui sont loin d'être des blagueurs, s'il n'y a plus de gibier, ou bien s'il y en a peu, c'est qu'ils l'ont tout tué, ce qui ne les empêche pas de revenir courbés sous le poids de leurs exploits cynégétiques.

Pour moi, j'en ai connu un qui était tellement favorisé de saint Hubert, que, ne pouvant plus faire porter de gibier par son chien, ni par lui-même, car tous deux en étaient chargés, était obligé de blâmer les pièces qu'il tirait à l'arrière-train, et de les conduire chez lui en cul-de-jatte.

Mais je m'arrête, car vous pourriez me prendre pour un chasseur.

Or, je ne le suis qu'à la fourchette, comme vous le prouvera le fait suivant.

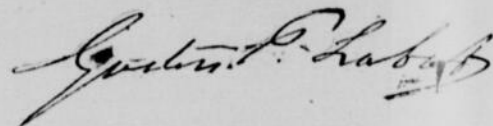
Invité à dîner, il y a quelques années, par un chasseur émérite, je poussai, au milieu du repas, un cri.

—Qu'avez-vous? me demande mon amphitryon.

—C'est un grain de plomb qui vient de me tomber sous la dent.

Soutenez donc, à présent, que je ne tue pas mon gibier...

Or, lecteurs, ce gibier n'était autre chose que du homard en conserve, et j'avais eu la malchance de rencontrer le plomb de soudure de la boîte...



CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 20 août 1896.

Le Journal, d'aujourd'hui, publie un remarquable article de M. Ernest Jurgle, sur l'ex-Père Hyacinthe dont on avait signalé la présence aux vêpres de Notre-Dame, le jour de l'Assomption.

Perdu dans la foule des fidèles, les yeux fixés sur cette chaire témoin de ses plus beaux triomphes oratoires, alors qu'il interprétait magistralement la parole divine, l'ancien prêtre que n'avait pas revu Notre-Dame depuis 1869, avait paru, en effet, vivement impressionné par la cérémonie qui s'achevait et était resté longtemps dans un profond recueillement.

Et nous avons tenu, dans ces circonstances, à avoir ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans les bruits mis en circulation à son sujet, et nous avons été demander à M. Loyson lui-même de nous éclairer.

Avenue d'Inkermann, dans un des coins les plus ombragés et les plus mystérieux du parc de Neuilly, une maison d'apparence modeste, plutôt étroite, une de ces demeures bourgeoises que Gondinet, jadis, avait qualifiées du sobriquet de *concessions à perpétuité*, enserrée entre d'autres chalets aussi modestes et aussi dénués d'agrément.

C'est là que s'est retiré M. Loyson, en compagnie de sa femme, une Américaine fort gracieuse, et de son fils unique, un grand jeune homme de vingt-quatre ans, licencié es-lettres, qui prépare l'agrégation, ce qui ne l'a pas empêché, d'ailleurs, d'épouser, lui aussi, tout récemment, une charmante jeune fille de la colonie américaine.

Assez grand, le crâne chenu, entouré de cheveux grisonnants dont les boucles retombent sur une sorte de soutane en madapolam noir, le front haut dépourvu de rides, le nez arqué, marquant l'énergie, cependant que derrière des lunettes d'or teintées de rose deux yeux très vifs vous dévisagent, tel apparaît, en son cabinet de travail tendu d'étoffes orientales, l'ancien frère prêcheur dont les hasards de la vie devaient faire plus tard l'ami de Ferry et de Renan.

—Que faut-il penser de votre retour au sein de l'Église romaine?

A cette interrogation, M. Loyson lève les yeux au ciel, puis me regardant fixement comme s'il voulait m'empêcher de surprendre une émotion vite contenue:

—A supposer que j'y fusse résolu, me dit-il, comment ce retour pourrait-il s'opérer? Il faudrait pour cela que j'abandonnasse ma femme, dont tout le dé

vouement dans mes épreuves a été si admirable, et mon fils qui ne me donne que des satisfactions morales. Cela, je ne le puis faire. On m'a proposé l'oubli si je consentais à faire ma soumission, mais je ne veux pas me séparer des miens. Ai-je donc tant mérité la haine, me dit-il, moi qui ai passé ma vie à prêcher la modération et l'amour ?

Et disant cela, l'ancien prédicateur me montre un monceau de lettres qui lui ont été adressées par des hommes aux opinions les plus diverses et qui, toutes, rendent hommage à l'élevation de son caractère. J'en prends une au hasard ; elle est de Renan :

M. Ernest Jurgle cite ici la lettre de Renan—moins une partie.

Voici la dernière phrase de la lettre de Renan :

Je ne sais si nos théodicies coïncident ; ce qu'il y a de sûr, c'est que vous avez fait de grands sacrifices à la vérité, et si j'ai quelque droit de parler au nom de Jésus, j'oserai dire qu'il n'y a pas de notre temps de disciple plus authentique que vous.

M. Ernest Jurgle ajoute justement :

Faisons des réserves sur cette fin d'épître.

Le vrai disciple de Jésus n'est pas celui auquel Renan s'adresse dans cette lettre, mais celui qui, avant le concile de 1869, au milieu d'une foule enthousiaste, soulevait, sous les voûtes même de Notre-Dame, les applaudissements de son auditoire par la force d'un talent qui puisait son inspiration aux sources les plus pures de la doctrine chrétienne.

Evidemment, M. Hyacinthe Loyson, au déclin de ses jours, voit avec terreur l'éternité qui s'avance ; et, raisonnant alors, il voudrait revenir à ce Dieu, dont il enseigna, jadis, avec tant d'éloquence, les lois saintes aux hommes.

Notre ami, le Dr J.-A. Saint-Denis, de Vaudreuil, vient d'avoir plusieurs succès à la clinique du célèbre professeur Guyon, auquel il est attaché comme assistant.

Sincères félicitations à notre travaillant compatriote dont le savoir médical sera apprécié au Canada, à son retour.

Les docteurs Paul Ostiguy, de Chambly, et Georges Bourgeois, des Trois-Rivières, viennent passer deux ans à Paris pour se perfectionner dans la médecine générale.

Ils suivent, en cela, l'exemple de leur aîné et brillant confrère, le Dr Albert LeSage, qui doit être maintenant installé à Montréal, et à qui la science ne manque pas. Ses clients s'en apercevront.

Je lis dans tous les journaux du Canada, qu'il y fait une chaleur torride, et je compare la température d'ici.

Depuis le 15 juillet, le temps est frais et nous avons à Paris, une température délicieusement douce et agréable.

Peu de pluie, beaucoup de soleil, des fleurs toujours et partout, plus de fleurs que de vrais Parisiens partis à la mer ou à la campagne.

Hernani faisant salle comble aux Français, au mois d'août, et *Les Cloches de Corneville* ayant égal succès à la Gaité, voilà de quoi faire actuellement aimer Paris.

PARIS, vendredi, 21 août.

Hier soir, j'ai entendu *Hernani* à la Comédie-Française, où une salle archi-comble applaudissait les vers de Victor Hugo. Je dis les vers, parce que malgré toutes les beautés d'*Hernani* je trouve surhumain ce dénouement qui fait qu'un homme, comblé d'honneurs, riche et aimé, sublimement aimé, sacrifie cet adorable bonheur pour accomplir la plus insensée des promesses, celle de mourir volontairement, stupidement, de chercher le néant quand le ciel veut vous sourire !

Rodolphe Brunet

SAINTE-AGATHE

A M. Raymond Préfontaine.

Cherchons quelque rive tranquille :
Citadins, fuons le fracas,
La cha'eur, le bruit de la ville,
Dont chacun de nous se sent las !
Des bois odorants, compagnons,
Cherchez le doux et frais ombrage.
Montez vers cet altier village,
Le gai Sainte-Agathe des Monts.

Il est joyeux, il est charmant,
Et le nuage,
Sur son passage,
Se mire dans son lac dormant.

Echappons aux souffles fétides
Des réseaux étroits des cités,
Jusqu'au sommet des Laurentides
Citadins, hâtez-vous, montez.
L'air pur caresse tous les fronts,
Et doucement chacun se livre
Au plaisir de se laisser vivre,
Au gai Sainte-Agathe des Monts.

Il est joyeux ! L'oiseau sortant
De ses collines,
De ses ravines,
Se mire dans son lac dormant.

En la maison hospitalière
Des Préfontaine et des Rolland,
Une amitié franche et sincère
Et nous convie et nous attend ;
Au sein de ces verts mamelons,
Le castel radieux festoie ;
Hétons-nous et prenons la voie
Du gai Sainte-Agathe des Monts.

Il est joyeux, il est charmant,
Toutes coquettes,
Ses maisonnettes
Se mirent dans son lac dormant.

Vous tous, amis, dont la jeunesse,
Pour votre front chaud et fierreux,
Cherche l'amoureuse caresse
D'un cœur ami, de grands yeux bleus,
Laissez les prés et les vallons !
Car là-haut tout rit et tout chante,
L'amour berce mieux l'âme ardente
Au gai Sainte-Agathe des Monts.

Il est joyeux ; le tendre amant,
Dans sa nacelle,
Avec sa belle,
Se mire dans son lac charmant

Amis, confions à la brise,
Nous apportant son chant d'oiseau,
La senteur des bois qui nous grise,
Et le doux bruissement des eaux,
L'enivrement et les chansons
Qu'aux replis de l'âme on sent naître ;
Chantons la beauté, le bien-être
Du gai Sainte-Agathe des Monts.

Chantons ce village charmant,
Douce retraite,
Fraîche et coquette ;
Chantons son joli lac dormant.

Montréal, 15 août, 1896.

E. B.

CORRESPONDANCE DU BRÉSIL

Nous allons tirer bénéfice, si nous le voulons, et au plus grand profit de tous, du gouvernement modéré qui dirige aujourd'hui les destinées du Brésil. Bien qu'il soit prohibé de traiter de parlementarisme à l'époque actuelle, on ne peut nier, cependant, que le Parlement tient à conserver, malgré les dispositions constitutionnelles, toutes les attributions qui étaient de son ressort lorsque la monarchie, gouvernant seule, s'appuyait sur un semblant d'opinion publique.

Les dernières discussions des Chambres nous ont montré que la vieille routine inspire encore les représentants de la nation. Ils veulent sortir de leur rôle, qu'ils trouvent mesquin, et gouverner en maîtres, tout en condamnant les principes de M. Silveira Martins, chef des fédéralistes de Rio Grande, qu'ils mettent journellement en pratique.

Le jour où l'on voudra renfermer le Corps Législatif dans ses attributions constitutionnelles, il se considérera lésé et prononcera le mot de "dictature," de bonne foi, sans s'apercevoir que c'est lui qui veut se faire dictateur, par l'absolutisme de décisions qui sont en dehors de sa compétence.

Tout va bien, jusqu'à présent, parce que l'Exécutif a su éviter les conflits créés à plaisir par la Chambre des députés, et tout ira bien par la suite, dès que la séparation des paroleurs laissera le gouvernement libre de ses actions.

Libre, il l'est ; mais on est forcé d'avouer que les minuscules questions soulevées par les groupes parlementaires causent encore une certaine gêne dans la sphère gouvernementale, où l'on doit parer les coups d'épingle qui sont portés avec une constance qu'on ne peut attribuer qu'à l'esprit de parti.

Aucune accusation n'est formulée contre le chef de l'Etat, et les secrétaires du gouvernement sont à l'abri de tout soupçon ; on ne peut donc attribuer l'opposition qu'au mauvais instinct de ceux qui veulent empêcher de faire le bien par ceux qui ont pris charge de le faire.

La tâche difficile d'éplucher le budget de l'Etat et de garantir, le plus possible, les intérêts du contribuable sans laisser à découvert les besoins de la dépense nationale et de l'administration du pays, est négligée parce qu'elle demande de l'étude et de la réflexion ; on préfère s'occuper des amis pour les soutenir, ou des ennemis pour les anéantir.

L'expérience n'entre pas en ligne de compte et on ne veut pas se souvenir que les amis de la veille sont souvent les ennemis du lendemain, ce qui prouve, jusqu'à un certain point, qu'on se laisse entraîner par les intérêts personnels et qu'on ne défend que soi-même en défendant l'ami du jour.

Le gouvernement se trouve donc dans les conditions d'un chef de maison ne pouvant congédier ses employés, qui passent leur temps à se disputer lorsqu'ils ont fort à faire ; tout reste en souffrance, moins les appointements de ce personnel et les larges gratifications que son déplacement exige.

La meilleure bonne volonté s'énoûsse dans de semblables conditions, et il faut une forte dose de résignation, alliée à un patriotisme bien résolu, pour tolérer une semblable situation.

Une chose à noter en passant : c'est que les metteurs de bâtons dans les roues sont des opposants de professions, ils feront de l'opposition demain comme ils en font aujourd'hui, et, hors le cas impossible où chacun d'eux pourrait être gouvernement, on peut compter sur une hostilité constante des parlementaires qui n'admettent pas le parlementarisme.

Nous admettrions sans peine que des agrégations se formassent, dès qu'elles n'auraient pour but que le bien général et le progrès d'une nationalité qui peut compter sur un brillant futur ; mais existe-t-il quelqu'un qui puisse honnêtement affirmer que la formation des groupes politiques obéisse à ce principe collectiviste ?

Ces groupes n'ont-ils en vue que l'intérêt général ?

Ce serait bien possible, en tant que groupes, mais chaque membre composant soumettra le bien de tous à ses intérêts particuliers. Si des exceptions se produisent, on ne les constatera que chez des adhérents éphémères qui se retireront éccœurés avant qu'on ne les évince comme infidèles. L'esprit de parti s'adapte fort bien à l'ambition qui forme le fond de la nature humaine ; c'est une mauvaise herbe à extirper, et le corps électoral, seul capable d'entreprendre ce labeur, ne veut pas s'en donner la peine.

Nous signalons le mal et nous indiquons le remède ; quant à garantir la cure, nous ne sommes pas assez présomptueux pour aller jusque-là.

Pierre B. de Boucherville

Une élégance trop raffinée cache les lignes d'un beau caractère et défigure ses traits ; le vernis mal employé surcharge un tableau et l'assombrit. — MME QUINET.

INUTILES REGRETS

*Donc tu n'a pas voulu, compagne du poète,
Amante, épouse, aller rêver sur les chemins,
Ou, près de l'âtre immense, écoutant la tempête
Et les cris des oiseaux de nuit, pencher la tête,
Crainctive, vers mon cœur, puis, les mains dans les mains,
Nous endormir songeant aux ciels des lendemains !*

*Madame ! mais un jour vous songerez, peut-être,
Le front ridé, les doigts tremblants, le sein pâli,
Vous songerez qu'hélas, le temps fatal est traître
Aux plus belles, qu'il faut sonner votre hallali,
Qu'il faut vieillir, qu'il faut mourir et disparaître...
Quand j'aurais déchiré votre linceul d'oubli.*

*Dans mes vers, je l'aurais égalée à la blonde
Aphrodite, j'aurais rempli de ta beauté
Les jeunes cœurs de la future humanité ;
Quand, Québec disparu, les joncs, au bord de l'onde,
Regardant les vieux ponts croulés dans l'eau profonde,
S'inclineront au vent triste des soirs d'été.*

*On aurait dit ton nom comme Morgane, Armide
Ou Briséis, on eût célébré tes cheveux
Aux teintes d'or moulu ; nos arrières-neveux,
Fiançant leurs amours dans un baiser timide,
Près de ton corps dormant sous une pyramide
De marbre rose, auraient échangé leurs vœux.*

*Et si notre vieux globe oubliée, un jour, le blâme
Pesant sur les chanteurs, si l'homme, rajenni,
Dans les siècles lointains, doit vivre de mon âme,
Ta mémoire eût flotté, symbolique oriflamme,
Sur le monde invoquant ton nom trois fois béni,
Et retrouvant l'Espoir, l'Idéal, l'Infini.*

Leon Ferval

Québec, août 1896.



DÉSABUSÉ

Il l'avait connue par un temps effroyable, un soir d'hiver, au sortir d'un banquet de charité.

Jeune, dix-sept ans à peine, de beaux cheveux châtains, de grands yeux noirs doux comme du velours ; la figure arrondie et réjouie. Bref, elle lui avait plu ; mais une question s'imposait (la vie est pleine de ces énigmes), était-ce réciproque ? Voilà le problème que le pauvre jeune homme se mit en tête de résoudre. Mal lui en prit.

Un cœur de jeune fille a tant de recoins cachés ! Fol qui s'y fie. Dans ce labyrinthe, le pauvre devait rencontrer le triste sort d'Icare.

L'idée que l'on se fait d'une chose est toujours plus avantageuse que la réalité. Bien mieux eût valu pour lui rester dans l'illusion, plutôt que d'essayer de dénouer ce nœud gordien !

Mais l'amour est si impatient !

A la suite de cette fatale entrevue, souvent il la revit sur les squares, à l'église, dans les rues, un peu partout, comme il arrive dans une grande ville. On s'entre-croise, n'est-ce pas, par hasard ? Et, chose singulière mais fort commune, le hasard semble multiplier les occasions de rencontre ; cette bonne fortune, nous la trouvons *comme en dormant*.

Or, c'était un matin d'avril,
Où chassant les brumes moroses,
Gai printemps accourait d'exil
Dans des flots d'azur et de roses.

Elle courait la prétentaine, attendant l'heure de sa leçon de peinture. Lui s'en allait à la Faculté de droit, son code et ses cahiers sous le bras.

En ce moment, elle était retenue à l'encoignure d'une rue par une suite de coupés, interceptant le voie aux piétons, et ramenant de l'église un couple de joyeux mariés.

— Vous êtes bien, mademoiselle !

— Ah ! bonjour, monsieur.

— Comme ils ont l'air heureux, fit le jeune homme, montrant le véhicule qui portait les héros de la noce. — Oh ! oui, reprit-elle vivement, qui sait si le même bonheur ne nous arrivera pas, un jour !

Ces paroles le troublèrent fort, au point que, pendant le cours, son tympan ne vibra que de cette phrase : " Qui sait si le même bonheur ne nous arrivera pas, un jour ! "

Et la coquette était partie en souriant, sans même se douter qu'elle venait de blesser un être bien inoffensif. Mais il a si bon cœur, qu'il lui a déjà pardonné depuis longtemps.

Enjoué, franc, bon drille, cœur ouvert, il l'était autrefois ; hélas ! de ce jour, il devint sombre, maussade, irascible, parlant peu et à cœur dissimulé.

La chose le mena si loin que ses camarades, inquiets, lui dirent :

— Mais, sapristi, qu'y a-t-il, tu es triste comme le vent du soir pleurant dans un saule ! Es-tu malade, ou plutôt serais-tu par hasard en amour ?

Le dernier mot était trop fort ; il le révolta. Jurer ses grands dieux que jamais femme n'avait touché son cœur de roche eût été facile ; il fit plus, il s'indigna contre tous les amants.

— Ah ! la crédulité humaine m'étonne ; je suis jeune, sans expérience, mais que je les trouve faux ces amoureux avec leurs phrases fades. Toujours même romance, toujours même ritournelle de je vous aime, chantées sur toutes les gammes depuis les plus naturelles jusqu'aux chromatiques les plus accidentées. Ils mentent effrontément tous deux sans pour cela perdre la confiance qu'ils ont l'un en l'autre. Ils se jurent de s'aimer d'un amour éternel, et le temps a toujours raison de cette éternité. Allons donc ! ce n'est pas moi que vous trouverez aussi naïf !

Voilà comment il s'évertuait à prouver l'impénétrabilité de son cœur aux flèches de Cupidon, mais le beau fils de Vénus l'avait bel et bien blessé.

Aussi, on avait découvert la plaie qui saignait. Une personne qui aime se trompe en croyant que tous ignorent sa passion ; elle enveloppe ses yeux du même nuage d'erreur qui entoure son cœur, et ne veut ni voir ni ajouter foi à l'indiscret qui a l'air de pousser trop loin l'enquête sur les dispositions de son âme.

Quoi qu'il en soit, pour son bonheur et sa tranquillité, il la perdit de vue pendant une période d'un mois. Juste le temps de préparer sérieusement ses examens et de sortir triomphant de l'effort. Le travail ardu qu'il s'était imposé pour subir l'épreuve universitaire lui rendit sa bonhomie d'antan et faillit lui faire oublier ses amours.

Mais, pour son malheur, l'étude ne dura pas toujours ; l'examen fut vite bâclé.

Les soucis amers revinrent ; un homme amouraché n'est jamais heureux !

" Post equitem sedet atra cura

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui."

Un soir d'été, la saison, légère qui porte l'âme à l'infini, elle lui réapparut au sortir du spectacle. Jamais il ne l'avait regardée avec autant de délice. Oh ! mais elle était ravissante.

Onze heures sonnaient aux clochers des églises. Au firmament sombre et vague d'immensité, les étoiles enchassées comme en un mystique diadème jetaient leur douce clarté de langueur du haut de l'empyrée ; cependant qu'au front de la nuit, ces astres par leur scintillement semblaient vouloir s'arracher de l'Olympe pour descendre veiller sur la terre.

Résister au charme nouveau qui l'envahissait eût été difficile. La terre et les cieux conspiraient contre lui. Il céda... Les voilà tous deux partis. La conversation fut joyeuse et animée... La route parcourue, à la porte on s'attarda, pour se faire de part, et d'autre, de timides aveux...

• Quelle poésie dans cette âme de dix-sept ans, et

quelle limpidité ! Le printemps d'une existence est comme le printemps des années, doux, riant et plein d'espérance...

Puis il fallut se quitter.

Emporté violemment par le cours de ses pensées, il franchit tard le seuil de sa chambrette.

Le ciel était toujours beau dans son obscurité fuyante. Au reste, les éléments eussent été déchainés au-dessus de sa tête qu'il n'en eût eu aucun souci. Son esprit vaguait dans les sphères indéfinies, insaisissables, ultra-nébuleuses du rêve...

" Et puis, dans trois ans il me faudra choisir... Les célibataires me paraissent égoïstes et dénaturés. Mais j'en désire une en qui je me plaise. Dans une femme aimante et aimée repose tout le bonheur dont un homme puisse jouir ici bas. La nature a seule de ces attraits irrésistibles ; et Dieu qui a façonné le cœur de l'homme en a gardé le secret. Ma femme sera simple dans ses habitudes, franche, impuissante à me cacher ses fautes ; incapable même, à cause du lien qui m'unit à elle, d'en commettre... Elle a ces qualités, celle que j'aime.

" Comme une indulgence mutuelle est nécessaire pour se supporter l'un l'autre, je lui veux beaucoup de patience pour me pardonner mes petites imperfections. Moi, je suis prêt à lui remettre d'avance ses petites colères au cas où elle y serait sujette.

" Je veux de plus que Dieu prenne place avec nous au foyer de nos amours pour nous conduire et nous abriter sous son égide.

" Oh oui ! il faut surtout que la femme ait la foi ; c'est à elle qu'est confié le soin de raviver, vestale chrétienne, la dernière étincelle du feu sacré de la religion !

" Malheur à l'époque pervertie qui aura pour fruit exécrable la femme sans Dieu, ultime produit d'une civilisation malsaine. Cette piété qui couronne toutes ses vertus en fait la femme que j'avais rêvée."

Une bouffée d'air frais vint lui rappeler qu'il était dans son fauteuil, et que déjà l'aube blanchissait les confins du ciel.

" Songe creux, se dit-il à lui-même, tout en humant l'air matinal, je rêve les yeux ouverts ! Mais quoi d'étonnant ! Les hommes parlent des songes comme s'ils n'étaient qu'un phénomène dû au sommeil. L'expérience eût pu les mieux instruire. Tout espoir n'est-il pas un rêve que n'accompagne pas le sommeil ? Le rêve, c'est le baume guérissant l'homme qui succombe sous le faix des mépris du monde ; au combat de la vie, c'est le filtre merveilleux qui ranime nos forces. Le rêve brise la monotonie plus lourde que le plomb qui pèse sur notre existence. La vie toute entière est un long songe ; seul, le tombeau n'a pas de rêves."

Puis, le pauvre s'endormit tranquille.

Le matin, quand il se leva, un grand soleil d'argent mat remplissait tout le ciel, et de ses longs rayons trouait la persienne mal fermée.

Heureux de vivre, il continua sa paisible existence, croyant toujours à ses amours. Le moment était venu, il en allait être désabusé.

Rien n'est plus désastreux, pour un jeune homme, que de parcourir, avant le temps, les illusions de toute une vie, et d'arriver ainsi, avant maturité, aux limites de ses désirs. Mais, hélas ! la vie est semée de circonstances fâcheuses où, sans le savoir, l'homme court à sa perte.

C'est ce qu'il faisait, lui.

D'ailleurs, il était jeune. La jeunesse est présomptueuse et veut tout connaître, elle a horreur de ce qui paraît étioilé, rabougri, elle tend sans cesse, comme le papillon, à briser la chrysalide qui offusque ses yeux. Que de fois cet empressement à vouloir goûter l'arbre de l'omniscience, que de fois, dis-je, ce coupable désir fait avorter, ces ambitieux...

Donc, un soir, après avoir longtemps hésité, réfléchi, lanterné, il se décide à aller plus près.

Il entre tout sémillant.

Elle était encore aimable, mais sur ses gardes, et comme sous l'empire de certains regrets. Lui riait, essayant à vaincre son obstination. Durant la soirée, tout lui servit de prétexte pour étudier plus intimement cet être capricieux, même l'innocent jeu des

anagrammes. Mais soit qu'elle ne voulût pas comprendre les mots énigmes qu'il lui proposa, ou qu'elle ne les pût pas découvrir, la partie tournait invariablement bredouille.

Maintes et maintes rebuffades fort civilement adressées commencèrent à lui donner de fortes appréhensions, en même temps que des idées sur l'amour qui brûle à la manière des feux de paille.

Enfin, au moment de se séparer l'aspect marmoréen de la jeune fille ne lui laissa plus de doutes.

Depuis cette époque, il ne croit plus à cette folie de l'amour.

Il n'en est que plus heureux.

Vivre seul est parfois pénible ; mais les malheureux que fait l'hymen sont innombrables.

Puis le pauvre désabusé (peut-être n'a-t-il pas tort), se répète souvent en lui-même :

« La solitude employée à faire le bien apporte plus de consolations que la vie conjugale d'époux mal assortis. »

MIREILLO.

EXPIATION HÉROÏQUE

Nous sommes au 25 mai 1871. La France de Charlemagne et de Saint-Louis, la France du Christ, la fille aînée de l'Eglise gémissait sous le talon de fer de l'ennemi.

La Commune avec ses égorgements, ses incendies, ses trahisons, la Commune avec ses ruines, ses crimes et ses hontes, était là.

Le 25 mai, Paris était une fournaise ardente. Les fédérés, fuyant devant Versailles, brûlaient leurs dernières cartouches et répandaient leurs derniers bidons de pétrole.

Sur la place de la Bastille, à l'angle de la rue de la Roquette, s'élevait une barricade monstre, défendue par un bataillon de fédérés, dont le chef ardent et impitoyable, répondait au nom de Bascarel. Une ambulance, établie dans une maison voisine, recevait les hommes atteints par le feu des Versaillais.

Une religieuse venue on ne sait d'où, soignait les blessés avec un dévouement héroïque, tandis qu'un prêtre à cheveux blancs s'agenouillait à leur chevet, et, au nom de Dieu, leur parlait de pardon et d'espérance. La plupart des agonisants prêtaient l'oreille à cette voix bénie : ils mouraient consolés et purifiés.

Le prêtre, c'était l'abbé Germain ; sœur Louise se nommait dans le monde Louise de Grandval.

Ils étaient là depuis le matin, s'oubliaient eux-mêmes pour ne songer qu'aux victimes que la mitraille entassait autour d'eux.

Vers le soir, l'officier fédéré entra brusquement dans l'ambulance. A la vue du prêtre et de la religieuse, un horrible blasphème s'échappa de ses lèvres.

—Que viennent faire ici ces oiseaux de proie ? S'écria-t-il. Ce sont des traîtres, des espions. Je vais les faire fusiller.

—Grâce pour eux, commandant ! s'écrièrent les blessés, ils pansent nos plaies et nous consolent.

—Pas de grâce ! hurla le chef. Ce curé fera un excellent otage. Soldats, ajouta-t-il en se tournant vers ses hommes, enlevez-le, conduisez-le à la Roquette et collez-le au mur avec Darboy, Bonjean et les autres.

Sœur Louise s'était précipitée aux pieds du misérable. Son visage avait la pâleur de la mort, elle leva ses yeux bleus sur l'homme, et une émotion indicible la saisit.

—Georges, murmura-t-elle d'une voix défaillante, Georges, personne ne touchera à ce saint prêtre.

L'officier fédéré avait reculé de deux pas.

—Qui es-tu ? demanda-t-il en pâlisant.

—Ne me reconnais-tu ? Je suis Louise, ta...

Elle n'acheva pas. Le fédéré l'arrêta d'un geste énergique.

—C'est bien. Je ne te connais pas. Je ferai mon devoir, ce prêtre va mourir. Ecarte-toi que je lui brûle la cervelle moi-même. Ce revolver hait les traîtres.

L'abbé Germain croisa les mains sur sa poitrine et murmura en levant les yeux au ciel :

—Mon Dieu, ayez pitié de ce pauvre égaré. Je don-

nerais mille vies pour lui obtenir le repentir et le salut.

Sœur Louise se plaça en face du vieux prêtre.

—Georges, s'écria-t-elle, tue-moi, mais respecte le ministre de Dieu, l'ami de notre famille, ton protecteur ! Georges, au nom de notre mère, au nom de Dieu que tu aimais tant autrefois, reviens au bien...

—Assez ! hurla l'officier avec fureur. Finissons cette scène ridicule.

Il leva le bras pour viser l'abbé Germain, le coup partit et la balle frappa sœur Louise qui tomba en jetant un cri de douleur.

La nuit suivante, un fédéré couvert de sang et fuyant la colère des Versaillais, se précipita dans une maison de la rue de la Roquette pour chercher asile. Les soldats de l'ordre y entrèrent presque en même temps que lui. Le malheureux franchit trois étages et s'engagea dans un corridor. Une porte était devant lui, il l'ouvrit et entra.

Sur un lit, pâle et mourante, une jeune fille : c'était sœur Louise. Un prêtre, l'abbé Germain, et deux vieilles dames l'entouraient.

A la vue du fédéré, un cri s'échappa des lèvres de sœur Louise :

—Georges, Georges ! mon frère !

Le fédéré recula en frémissant.

—Toi ! toujours toi ! s'écria-t-il.

—Dieu m'envoie sur ta route pour te sauver.

—Ne me maudis-tu point, Louise ; je t'ai frappée, je suis un monstre !

—Je t'aime toujours, Georges. Notre mère en expirant, a appelé sur toi le pardon de Dieu. Je te pardonne moi-même de grand cœur.

—Ce n'est pas possible cela ! Tiens, Louise, venge-toi, voici les Versaillais, livre-moi...

On entendait les pas des soldats, leurs cris de fureur, le cliquetis de leurs armes.

Ils approchaient, ils étaient à la porte.

Le fédéré, debout, immobile, attendait.

—Cache-toi, Georges ! murmura sœur Louise.

—Jamais ! Je n'ai pas peur, moi !

Les soldats ouvrirent la porte. L'abbé Germain et les femmes s'étaient placés devant le fugitif. Il ne fut pas aperçu. Un sergent salua et dit.

—Pardon ! celui que nous cherchons n'est pas ici. Ah ! le misérable ! il faut en finir avec lui.

La porte se referma, Georges était sauvé.

Le malheureux Georges n'avait pas fait un mouvement. Tant de magnanimité l'étonnait, le subjuguait. Dans son cœur aigri se livrait un rude combat. Son enfance, sa première jeunesse se présentaient à sa pensée, avec ses joies pures, ses saintes extases, ses consolations, ses peines et ses espérances. Il se souvenait de sa mère si bonne, si aimante, si dévouée, de son père, le vaillant officier de marine ; il entendait sa voix vibrante lui parlant de l'honneur et du devoir. Le devoir, l'honneur, comme il avait fait litière de tout cela ! Pour la première fois peut-être, Georges éprouva un cruel remords. Il baissa la tête et une grosse larme coula sur son visage.

—Il est trop tard, s'écria-t-il, le monde ne pardonne pas.

—Dieu pardonne, dit le prêtre. Le monde oublie.

—Dieu !... je l'ai offensé, je suis un grand criminel, un monstre !... Pourquoi m'avez-vous épargné le châtiment que j'ai mérité ?

—Pour te donner le temps d'expier, dit sœur Louise.

—Expier, cela ne me rendra pas le pardon de ma mère.

—Georges, notre mère t'a pardonné.

—Elle ?

—Oui, Georges. Elle connaissait ton cœur, elle savait que tu n'étais qu'égaré, qu'un jour tu reviendrais à la vertu, à l'honneur. Avant d'expirer, elle a imploré Dieu pour l'enfant prodigue.

—Ah ! bonne mère ! bonne mère ! s'écria le coupable en fondant en larmes. Tu m'as sauvé.

—Vous devez aussi beaucoup à votre sœur, dit l'abbé Germain. Elle est votre victime expiatoire ; elle a tout sacrifié pour obtenir de Dieu la grâce du repentir. En ce moment elle est encore heureuse de souffrir pour vous.

Georges se jeta à genoux.

—Oh ! chère sœur, chère victime, tu me pardonnes donc ta blessure ?

—Elle guérira, mon Georges, dit la religieuse. Longtemps encore, je l'espère, je pourrai servir Dieu et le remercier de ta conversion.

—Nous le servirons et le remercierons ensemble, dit le fédéré.

Georges de Grandval tint parole. Depuis près de vingt ans, il porte l'habit religieux, et il consacre sa vie à évangéliser, à soigner, à consoler les malheureux lépreux d'une île du Pacifique. Il a, lui aussi, contracté cette horrible maladie. Son visage est rongé jusqu'aux os ; son existence est un douloureux martyre. Sœur Louise, qui dirige un orphelinat en Chine, l'encourage par ses lettres. Le religieux baise l'écriture de la sainte fille et dit :

—C'est elle qui m'a sauvé ! Ah ! si Dieu me permettait de faire un peu de mon purgatoire sur la terre.

GEORGES VRIÈRE.

ONZE CENTES MILLES EN BICYCLE

Cette course extraordinaire vient d'être fournie par un jeune Montréalais, M. Henry O'Donoughue, âgé de vingt-cinq ans, et fils du professeur bien connu.

Le jeune *sport* a occupé ainsi, à parcourir les Etats-Unis de l'Est, une bonne partie de ses vacances. Intrépide "rouleur," il a fourni jusqu'à une traite maxima de 111½ milles en un jour. Sa moyenne a été de 75 milles (25 lieues) par jour.



Le 12 juillet, il arrivait au lac Champlain, baie Missisquoi, et atteignait ensuite Highgate Springs, St-Albans, Burlington, Vergennes. Puis il traversa Middleburg, Rutland, la ville aux carrières de marbre. Passant dans le New-Hampshire, il toucha Keene, puis, Fitchburg, Boston et Salem Mass et encore Worcester et Springfield dans le même Etat.

Hartford, New-Haven & Bridgeport, dans le Connecticut, le virent tour à tour. Il se rendit jusqu'à New-York, d'où il revint par Albany, Troy, Whitehall et les rives de l'Hudson, puis de nouveau par le Vermont à la frontière.

Ce record de longue distance mérite d'être enregistré. M. O'Donoughue est membre du Century Club of America.

L'affection, une fleur délicate entre toutes, variée de couleur et de parfum : tout dépend à qui nous l'offrons.—Paulette de CASTEL-FLEURY.

Il n'y a de bonne recette pour trouver le bonheur que de prendre le temps comme il vient, les gens comme ils sont, et d'être bien avec soi-même.—Mme du DEFFAND.

LE VOYAGE DE NANSEN AU POLE NORD

(Voir gravures)

Nansen revenant des régions glaciales, sans avoir atteint le Pôle Nord, ne rêvait assurément pas les ovations qui lui étaient réservées au retour. Si le but de son aventureuse expédition n'a pas été atteint, on ne peut, il est vrai, l'attribuer à son manque d'énergie ; les obstacles qui s'opposaient à la réalisation de son projet étaient devenus insurmontables en présence des moyens dont il disposait après avoir abandonné son navire.



DR F. NANSEN

Plus qu'aucun mortel, des temps passés et présents, Nansen s'est approché du point mystérieux dont la découverte forme l'ambition des hommes les plus audacieux. Aussi, son voyage a-t-il sa place marquée dans l'histoire.

C'est le 24 juin 1893 que Nansen partit de Christiania pour entreprendre l'expédition à laquelle il assigna lui-même une durée probable de trois ans.

Le 18 juin 1894, le navire le *Fram* dérivait en plein vers le Sud, par 81°52'. Ce n'est que le 21 octobre qu'il remonta jusqu'au 82° parallèle ; le 25 décembre il atteignit 83° et quelques jours plus tard, 83°24' latitude Nord extrême atteinte jusque là par le lieutenant Lockwood, en 1883, au Nord du Groenland. Le 4 et 5 janvier 1895, le *Fram* fut exposé à des pressions formidables, entre des glaçons de trente pieds d'épaisseur. Le navire était menacé au point que des kaïacks et des provisions furent débarqués sur la glace amoncelée jusqu'au-dessus des bastingages et que tout l'équipage était prêt à le quitter. Mais le *Fram* résista victorieusement à l'épreuve et se souleva peu à peu au-dessus de la croûte glacée.

Nansen, confiant le navire au commandement de Sverdrup, le quitta avec Johansen le 14 mars 1895, par 83°59' (84 degrés moins une minute) de latitude, et 102°27' de longitude Est. Il emmenait vingt-huit chiens, trois traîneaux et deux kaïacks en toile (pirogues de Groenlandais) et des patins à neige (skis) en bois, longs de deux mètres ; les provisions étaient calculées à raison d'un mois pour les chiens, de cent jours pour les deux explorateurs.

Nansen savait fort bien qu'il s'exposait aux plus grands périls en quittant le *Fram* pour se frayer un passage vers le Nord, accompagné d'un seul homme, M. Johansen, et emportant avec lui fort peu de vivres : aussi avait-il dit à ce compagnon qu'il devait bien réfléchir avant de s'associer à son sort, mais Johansen, n'hésita pas.

Ces deux hommes quittèrent donc le *Fram* se dirigeant vers le Pôle.

Ils progressèrent lentement et difficilement, tantôt par traîneau, sur la glace, tantôt en kaïack, sur la mer ouverte. Le 8 avril, ils avaient atteint 86 degrés 14 minutes de latitude, lorsque le mauvais état de la glace, de plus en plus rugueuse et mamelonnée, au point de former de véritables collines, les empêcha de continuer vers le nord et les fit obliquer vers le sud-ouest.

Nansen estime qu'il aurait atteint le pôle s'il avait eu assez de chiens. Mais la route devenait de plus en plus difficile, les chiens de plus en plus faibles, et, en

outre, le champ de glace sur lequel avançaient les hardis voyageurs dérivait malheureusement vers le sud, ce qui les éloignait diamétralement de leur but. Il avait fallu rationner les chiens, puis abattre successivement les plus faibles d'entre ceux-ci pour nourrir les autres. Les explorateurs durent donc se résoudre à gagner le sud-est pour aller hiverner sur la Terre de François-Joseph.

Le 6 août 1895, ils étaient en vue de Frantz-Josefsland, par une mer ouverte, et le 29 août ils abordaient sur la côte, un peu au-dessus du 81° parallèle. Nansen avait manqué être tué par un morse, lequel avait brisé son kaïack d'un coup de dents ; il eut beaucoup de peine à se sauver avec ses instruments et ses photographies. Il prétend que la carte de l'explorateur autrichien Payer n'est pas exacte : comme il ne savait pas au juste où il était, les chronomètres s'étant arrêtés (Nansen n'indique pas les causes de cet arrêt), il a failli ne pas reconnaître le Frantz-Josefsland.

Les deux voyageurs se construisirent une hutte en pierres, en tourbe et en peaux de phoques pour passer l'hiver. Une peau d'ours servait de porte, et ils étaient terrés dans leur refuge comme dans une tanière. Ils fabriquèrent des lampes et des gobelets en toile, puis se mirent en chasse, tirant des phoques et surtout des ours blancs, employant la chair de ces animaux à se nourrir eux et leurs chiens, et le lard à brûler et à cuisiner. Quand la viande d'ours faisait défaut, ils abattaient le plus faible des chiens survivants. Mais bientôt il n'en resta plus. Cette nourriture sauvage leur a paru, disent-ils, aussi succulente que du bœuf.

Notons, en passant, l'extrême rigueur de la température : le minimum de mars a été de -45° le maximum de 24°, en avril, minimum -38°, maximum -20° ; les voyageurs, qui n'avaient pas emporté de fourrures,



M. FRED. JACKSON

grelottaient sous leurs vêtements de laine. Aucune trace de terres, les glaces dérivait avec le vent, vers le sud.

Le 19 mai 1896, Nansen et Johansen se remirent en route, dans le but d'atteindre le Spitzberg. Après six semaines de marche en skis, et poussant les traîneaux eux-mêmes, ils arrivèrent de façon toute fortuite au quartier d'hiver de Jackson. Ils trouvèrent le personnel de l'expédition anglaise en bonne santé. Un mois et demi plus tard arriva le *Windward*, qui les amena en même temps que quatre membres de l'expédition rentrant en Angleterre.

Disons, pour finir, un mot de cette expédition anglaise, qui fut équipée en 1894, par Harmsworth, et placée sous le commandement de M. Fred. Jackson, avec mission de gagner le pôle en traîneau, en partant du groupe d'îles appelé Terre François-Joseph.

C'est le 10 juin 1894 que le *Windward* quitta Londres pour aller terminer son armement d'hiver à Arkangel et y enrôler quelques Samoyèdes. L'expédition, après maintes difficultés, arriva, le 7 septembre 1894, dans le voisinage du cap Flora (Frantz-Josefsland). Les glaces empêchèrent le *Windward* de revenir et l'équipage dut hiverner à bord tandis que l'expédition proprement dite hiverna à terre.

Le 10 mars 1895 Jackson poussa une première pointe en traîneau, pour établir des dépôts de vivres

le plus au nord que possible. Le dernier de ces dépôts fut créé par 81°20' de latitude. En juin 1895, Jackson fit un voyage en barque vers le pôle.

Une épidémie de scorbut se déclara, en mars, dans l'équipage du *Windward* et trois hommes succombèrent. Enfin, le 3 juillet 1895, le navire pu quitter son hivernage forcé et il arriva, le 10 septembre, à Vardø avec un compte-rendu de voyage rédigé par Jackson.

Le steamer retourna au commencement de juin 1896 au Frantz-Josefsland, afin de renouveler les provisions de Jackson et lui amener cinq hommes. C'est au retour de ce second voyage que le *Windward* a ramené Nansen et Johansen.

LA VENGEANCE DU PÈRE RENOUF

I

C'est un bien joli port que Plouganez, en Bretagne ! La mer y vient avec des airs câlins de fille amoureuse caresser les flancs de ces frères bateaux que demain peut-être, en une de ses crises de colère, elle doit écharper pour les engloûtir à jamais. Tout autour, une triple ceinture de rochers à la pointe émergeante ; ils semblent là comme autant de sentinelles qui surveillent les envahissements de l'armée montante des flots. Et, au loin, tout au loin, le phare ! Bien que rapetissé et aminci par la distance, il se dresse sur sa base de granit comme le cierge de la veillée des morts de ces infinies catacombes.

Un jour de l'année dernière, à marée basse, j'avais poussé jusqu'au rocher de Saint-Ranphaire, guidé par un vieux marin dont la main rugueuse soutenait ma marche peu assurée sur le tapis glissant que font au roc les lichens et les algues.

— C'est la plus belle journée de l'année, me dit le marin.

Et c'était vrai.

Le soleil baignait, pour les attiédir, ses rayons dans les eaux aux reflets miroitants, la mer, prenant de petits airs penchés de belle attendrie, venait, sans plus de mystère, en négligé, ayant même oublié sa collerette blanche, faire avec les rochers un bout de caquette.

Arrivés au but, je vis le vieux marin se découvrir et se signer en me montrant une croix ; je lui demandai une explication qui me valut cette tragique histoire :

II

— Regardez cette maison, dit-il, en me montrant à la côte une chaumière basse et d'aspect misérable ; c'est là que demeure avec son gars la fille à Renouf.

— Un fier marin, allez, que ce Renouf ! Il n'avait pas son pareil comme pilote. Il connaissait tous les bons endroits de la mer, et le poisson n'avait plus de bonne cachette quand il était de la partie.



LE "FRAM," NAVIRE SUR LEQUEL ÉTAIT NANSEN

— La Renouf mourut jeune. Elle est là-bas, — vous savez, la grande croix de pierre ! Mais elle laissait une petite fille que Renouf plaça en nourrice chez une sœur à lui.

— La petite poussa et, pour son malheur, elle em-

bellit aussi. Un corps, voyez-vous, fait comme une statue, des mains de demoiselle, un pied de fée et, par-dessus le marché, des yeux à vous faire chavirer tous les cœurs. Aussi les amoureux ne lui manquèrent point.

« Mais le vieux faisait bonne garde, et les jeunes en étaient à louvoyer aux environs de la maison de Renouf comme font les bateaux autour du port quand la mer est méchante.

« La gamine pourtant savait bien qu'elle était jolie : les filles apprennent cela toutes seules ; et puis, le miroir, c'est indiscret et bavard comme une femme !

« Elle doubla les quinze ans ; l'âge difficile pour nos filles ! Les seize ans lui passèrent aussi. Mais voilà qu'un jour, en allant, par hasard, au marché, elle fit la rencontre du grand Caron, dont le père venait d'acheter la *Vendée*, un bateau tout neuf, le plus beau pêcheur, de nos parages. Dame ! ce ne fut pas long et les cœurs se mirent à sauter comme les bouées au large. On causa d'abord, et, vous devinez, — car ce doit être la même chose à Paris, — on eut des rendez-vous avec de bonnes promesses.

« Renouf, pourtant, veillait au grain. Il ne fut pas longtemps sans remarquer que son Yvonne changeait. Elle devenait triste, elle jadis si gaie, par instants, ses larmes coulaient toutes seules, et — symptôme plus grave — le ménage était négligé.

« Le vieux la crut malade, il alla consulter le médecin, qui n'y comprit pas davantage ; — on ne parle pas de ces maladies-là dans les livres !

« Une année s'en alla encore. Enfin, on se risqua jusqu'à faire la demande. La fille était d'âge, le garçon bien posé, beau gars, hardi au travail et buvant peu. Renouf devait consentir.

« Eh bien ! non : il refusa de rien entendre !

« Ce fut son tort, et c'est si vrai que, quelques mois après, Yvonne ne put cacher sa honte.

« Renouf fut vite au courant. — Les langues sont bien mauvaises, allez ! Il voulut douter, mais Yvonne, effrayée de son malheur, vint toute tremblante avouer sa faute.

« Toutefois, le père ne souffla mot ; pas le plus petit juron, pas la moindre colère ; il avait son plan, voyez-vous !

« Il rencontra souvent Pierre Caron, mais ne cessa point de lui faire bonne mine. Rien ne parut changé dans la vie de Renouf. Ou, plutôt, si, il buvait maintenant lui qui jamais, depuis la mort de sa femme, n'avait mis les pieds au cabaret.

« Un matin le voilà qui arrive paré pour le travail ; nous étions à causer sur le port, car le temps menaçait, et personne n'osait s'aventurer au large.

« — Allons, Caron ! viens donner un coup de main au beau-père ! dit Renouf au gaillard interloqué, qui, trop heureux de cette invitation qui avait la tournure d'un pardon, descend dans la barque et se met à la barre.

« On décroche, les voilà partis !

« Mais la mer se démonte. Ils passent devant la croix et se signent tous les deux. Ils ont à peine quitté la passe que la mer saisit la barque et lui fait exécuter une danse folle, mais sans qu'on s'effraie d'abord. — Caron était solide au poste, et le vieux très-habile. — La barque disparaît pour reparaitre, montée sur la crête d'une lame, et s'enfoncer encore.

« Ils n'étaient pas à un mille du port, — tenez ! juste à la hauteur des brisants que signale la deuxième bouée, — lorsque nous vîmes distinctement Renouf se dresser tout-à-coup et prendre, l'un après l'autre, ses avirons pour les jeter à la mer.

« Vous jugez de notre terreur ! Tout le monde eut alors la même pensée : c'était la vengeance ! Et nous étions là, à contempler cet affreux spectacle, impuissants à leur porter secours !

« Le malheur était fatal, nous assistions à l'agonie de deux hommes.

« En moins d'une minute, la barque fut jetée contre les récifs ; elle s'ouvrit par le milieu, et les deux hommes furent à la mer.

« Caron luttait désespérément, mais le flot en furie le lançait avec une telle violence contre le rocher qu'il coula à pic, et jamais son corps ne fut retrouvé.

« Quant à Renouf, qui ne se défendait pas, il avait disparu presque aussitôt ; mais, le soir du drame, la mer le rendit à l'endroit même où nous sommes »

III

A ce moment, le vieux marin eut un soubresaut.

— Les voilà ! me dit-il.

Et il me montra du doigt une femme qui s'avancait vers le rocher, tenant par la main un jeune garçon.

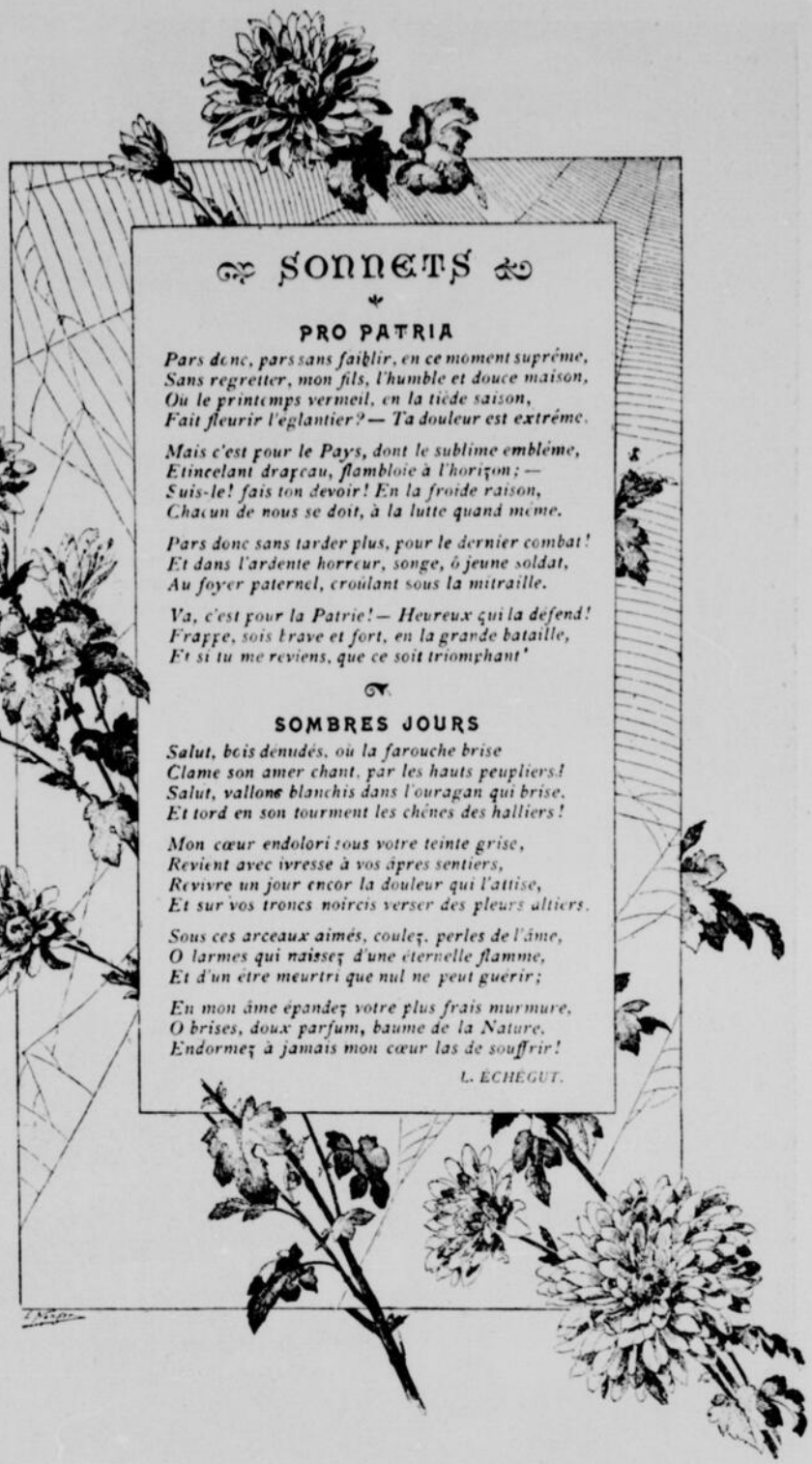
— C'est Yvonne Renouf, continua-t-il. Souvent elle vient ici. Il faut respecter le malheur : partons car notre présence lui serait pénible.

En chemin, nous nous croisâmes avec Yvonne. Elle était pauvrement vêtue. On devinait qu'elle avait été belle, mais sa figure, très-régulière, était flétrie et des rides précoces se voyaient sur son front.

Quand, après l'avoir dépassée, j'eus fait une centaine de mètres, je me retournai et j'aperçus la malheureuse qui, assise sur un rocher, regardait obstinément la mer.

A qui songeait-elle ainsi ? A son père le justicier, ou bien à l'autre, le premier, le seul qui eût jamais murmuré à son oreille des mots troublants ? Quels sentiments s'agitaient dans son âme ? Était-ce le remords, le regret, ou l'amour, plus fort que la mort ?

JULES PRAVIEUX.



SONNETS

PRO PATRIA

*Pars donc, pars sans faiblir, en ce moment suprême,
Sans regretter, mon fils, l'humble et douce maison,
Ou le printemps vermeil, en la tiède saison,
Fait fleurir l'eglantier ? — Ta douleur est extrême.*

*Mais c'est pour le Pays, dont le sublime emblème,
Étincelant drapeau, flambloit à l'horizon ; —
Suis-le ! fais ton devoir ! En la froide raison,
Chacun de nous se doit, à la lutte quand même.*

*Pars donc sans tarder plus, pour le dernier combat !
Et dans l'ardente horreur, songe, ô jeune soldat,
Au foyer paternel, croisant sous la mitraille.*

*Va, c'est pour la Patrie ! — Heureux qui la défend !
Frappe, sois brave et fort, en la grande bataille,
Et si tu me reviens, que ce soit triomphant !*

SOMBRES JOURS

*Salut, bois dénudés, où la farouche brise
Clame son amer chant, par les hauts peupliers !
Salut, vallons blanchis dans l'ouragan qui brise,
Et tord en son tourment les chênes des halliers !*

*Mon cœur endolori sous votre teinte grise,
Revient avec ivresse à vos âpres sentiers,
Revivre un jour encor la douleur qui l'attise,
Et sur vos troncs noirs verser des pleurs altiers.*

*Sous ces arceaux aimés, coulez, perles de l'âme,
O larmes qui naissez d'une éternelle flamme,
Et d'un être meurtri que nul ne peut guérir ;*

*En mon âme épandez votre plus frais murmure,
O brises, doux parfum, baume de la Nature,
Endormez à jamais mon cœur las de souffrir !*

L. ECHEGUT.

LES PETITS ESPIÈGLES

(Voir gravure)

Les voyez-vous, la fillette et le garçonnet, qui ont commencé à se faire des niches ? Ils ont, sans souci, choisi pour paravent la grande sœur, aux jupes de laquelle ils s'accrochent tour à tour avec frénésie, sans songer aux conséquences désastreuses qui peuvent en résulter.

En effet, la grande sœur s'en revient justement du poulailler, d'où elle rapporte une ample provision de bons œufs frais, qu'elle tient près d'elle entre ses doigts écartés. Elle ne peut s'empêcher de rire des espiègeries des petits, non sans regretter un peu l'œuf qui roule par dessus son poignet et que l'insouciant garçon court grand'chance de voir éclater sur sa tête.

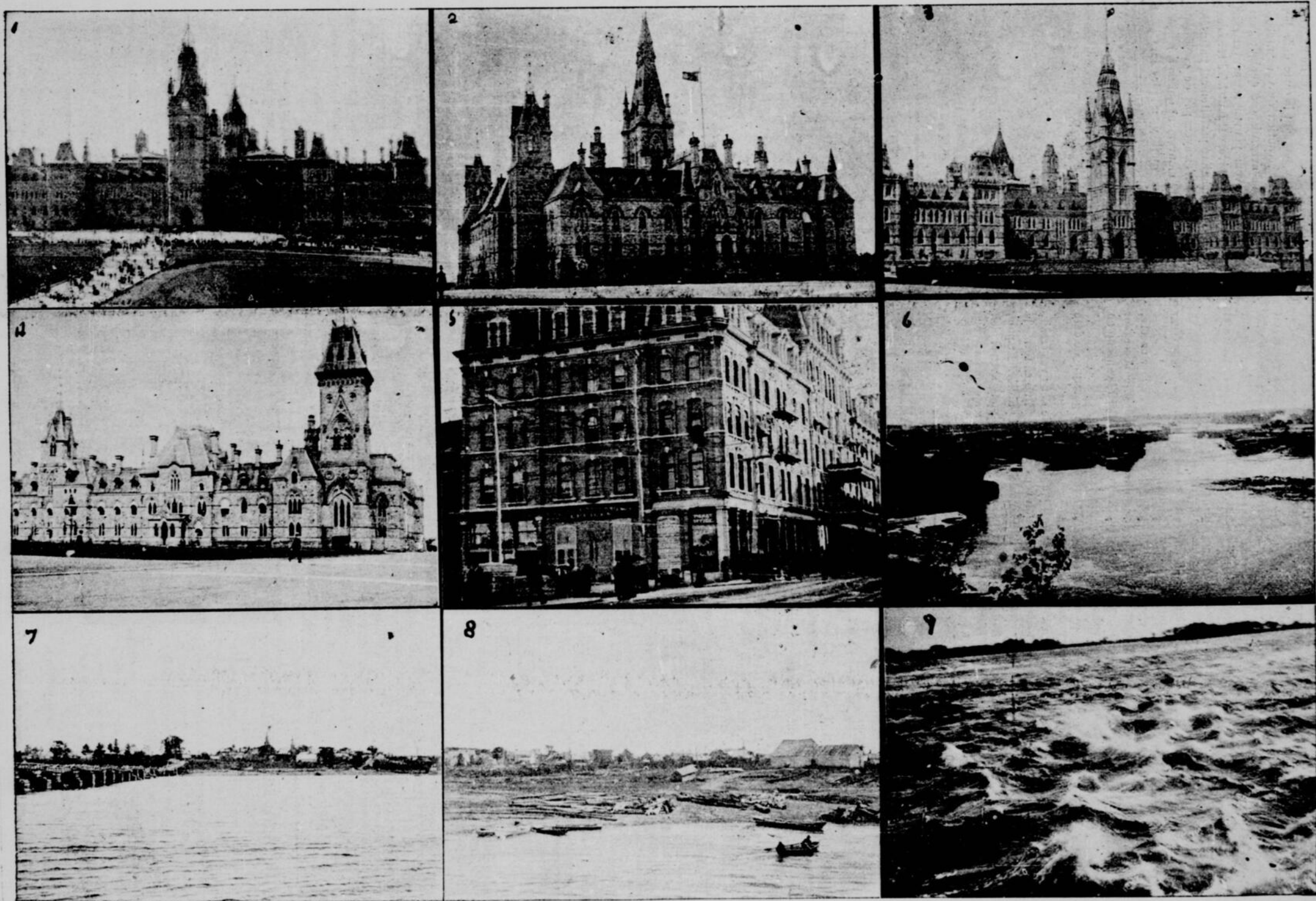
Dans le coin, le bon chien, qui a joué, quelques minutes, avec les enfants, est gravement assis et, tout en s'essoufflant, contemple d'un œil réjoui cette scène animée.

“ LE LAURIER ”

Nous accusons réception de la mélodie *Le Laurier*, paroles de J.-H. Malo, musique de G. Milo. Editeur : J.-G. Yon, 1732, rue Sainte-Catherine. Prix : 25c.



LA RENCONTRE DE NANSEN, L'EXPLORATEUR DU POLE NORD



Bâtisses du Parlement : 1. Bâtisse centrale, vue de face ; 2. Bâtisse de l'Ouest ; 3. La même, vue de l'Est ; 4. Bâtisse de l'Est ; 5. L'hôtel Russell ; 6. La rivière Ottawa ; 7. L'Original ; 8. Grenville ; 9. Rapides de Lachine.

A TRAVERS LE CANADA : D'OTTAWA A MONTREAL.—Photos. Laprès & Lavergne



JOHN-C. SCOTT,

Président du Conseil Central des Métiers et du Travail, de Québec

LES EAUX GAZEUSES

Notre collaborateur M. Albert Ferland, nous communique la carte-souvenir que la maison A. Ferland et Cie, de Montréal, donne aux visiteurs à l'Exposition, cette année.

Comme cette carte-souvenir, toute française, est la plus élégante de celles que l'on offre aux visiteurs, nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant, à titre de curiosité, la gracieuse poésie qu'elle contient.

*Des plus doux extraits parfumés,
Fraîche comme un flot boréal,
Dans leur éblouissant cristal
Nos eaux gazeuses enfermées
Invitent les gourmets
A mouiller leur palais.*

*Lorsqu'en cascades dans vos cerres,
Comme un Champagne pétillant,
Elles s'élancent en chantant,
Admirez leurs mousses légères
Dont monte à l'odorat
L'arôme délicat.*

*Du Harem les beautés riches
Dans les jardins du Grand Seigneur
Ne boivent pas en son honneur,
Dans les fêtes orientales,
De nectars ni de vins
Plus mousseux et plus fins.*

*Des plus doux extraits parfumés,
Fraîches comme un flot boréal,
Dans leur éblouissant cristal
Nos eaux gazeuses enfermées
Invitent les gourmets
A mouiller leur palais.*

PETITE POSTE EN FAMILLE

A. B., Montréal.—Cette poésie peut passer, mais on ne saurait dire quand.

Lucie, Grondines.—Nous acceptons le no 2. Quant au no 1, impossible, pour la même raison que Remerciements. C'est trop le genre lettre intime pour intéresser le public lecteur. Généralisez l'intérêt.

R. R., Ottawa.—Nous publierons *Le trésor* et *Un duel*, à tour de rôle. Mais remarquez bien que nous avons beaucoup, beaucoup de copie en avance et que vous y êtes pour votre très large part. C'est encore vertu que de savoir attendre.

L.-J. B., Montréal.—A un numéro aussi prochain que possible.

L.-G. B., Montréal.—Nous comprenons vos doléances ; mais il nous est impossible de laisser s'écouler tous à la fois les flots pressés de soi-disant "litté-

ture" que nous acceptons de publier afin d'encourager les auteurs à travailler. Nous ferons pour le mieux. Si cela ne vous convient pas, *Désolation* et votre *Souvenir* sont à votre disposition à nos bureaux.

Mlle L. B., Boston.—L'Inde, très jolie pièce, en effet, nous a été demandée par nos confrères de *La Famille d'Eroble*, revue exclusivement littéraire, qui a dû la publier et vous en adresser copie en temps et lieu.

Nous nous sommes prêtés à cette commutation, vu que nous aurions été forcés de retarder trop longtemps votre travail si méritoire.

J.-Eug. G., Québec.—Impossible de publier encore, cher monsieur. Votre constance mérite succès et l'obtiendra, si vous vous exercez d'abord beaucoup en votre particulier.

Enéri.—Pourra passer, mais sans garantie de date précise.

P. M., Québec.—Il y a de la poésie dans vos essais, mais la forme pêche en tous points. Étudiez ferme la prosodie française avant de songer à publier. Et puis, renoncez aussi au pseudonyme que vous avez choisi. L'écrivain français de ce nom est trop connu vous auriez grand peine à donner le change.

RECRÉATIONS EN FAMILLE

LA CARTE COLLÉE AU PLAFOND

Demandez à une personne de mêler les cartes ; dites à cette personne de choisir une carte et de la montrer au reste de l'auditoire. Vous divisez le paquet au centre et la carte est placée au milieu ; tout cela est parfaitement naturel (voir gravure no 1). Il n'y a rien de bien extraordinaire dans tout cela ; mais si vous jetez un coup d'œil sur la 2me gravure, en plaçant le petit doigt de la main droite tel qu'indiqué, vous savez où est la carte choisie.



1



2

La première gravure montre la position de devant, de sorte que l'auditoire ne peut pas voir lorsque vous divisez le paquet. A présent, la difficulté est de faire passer la carte derrière la paquet sans que personne s'en aperçoive. Si vous jetez un coup d'œil sur la 3me gravure, vous pourrez voir comment l'opération se fait. Avec la main gauche, vous prenez la partie supérieure entre l'index et le pouce, la partie inférieure du



3



Photo. Laprés et Lavergne.

4

paquet entre le petit doigt de la main droite et les trois autres doigts. Par-dessous le paquet (voir gravure), sous le couvert de la main, vous faites passer

des a carte qui était au milieu, et cela d'une manière si rapide, que l'on ne voit rien. Maintenant, escamotez la carte (voir no 4) et faites de nouveau mêler le paquet, tou ten retenant la carte dans la main.

Vous avez eu la précaution de vous procurer un petit clou, que vous avez disposé quelque part dans votre habit, et que vous pouvez retrouver sans que l'assistance s'en aperçoive. Il faut faire tous ces mouvements-là d'une manière parfaitement naturelle. Ne vous excitez pas ; n'essayez pas de vous cacher ni ne faites le moindre mouvement qui ne soit pas naturel. Rappelez-vous qu'il y a plusieurs yeux qui épient tous vos gestes. Maintenant, introduisez le clou dans le centre de la carte, la tête du clou devant se trouver sur la figure de la carte. En recevant le paquet de cartes, placez dessus la carte qui contient le clou et demandez s'il y a quelque point particulier où on aimerait à voir la carte. En désignant le plafond, prenez tout le paquet et jetez le au plafond. Son poids fera pénétrer le clou dans le bois, et la carte choisie s'y fixera ainsi.

Pratiquez beaucoup, ne vous découragez pas, et vous réussirez.

PHIDIME BERNIER
119, rue Cadieux, Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU RÉBUS QUI A PARU DANS LE NO 644

Chaque heure nous blesse, et la dernière nous tue.

Mot à mot : Chat—cœur noue blé—sept la d'R—ni—R noue TU.

NOUVELLES A LA MAIN

Le petit D..., récemment abandonné par sa femme à qui il avait rendu la vie commune intolérable, trouve dans un recueil de pensées la fameuse phrase de Littré : " La femme est le complément indirect de l'homme."

Il ferme le bouquin et, rêveur :

—C'est peut-être pour cela qu'elle ne s'accorde pas avec un mauvais sujet.

Un Gascon se trouvait à table chez un riche bourgeois qui l'avait invité à dîner. Au dessert, parut un magnifique fromage de Hollande encore intact. On le passa à notre Gascon.

—Où l'entamerai-je ? dit-il à son amphitryon.

—Où vous voudrez, répond le maître de maison.

—Garçon, dit aussitôt le rusé Gascon, emportez ce fromage, je l'entamerai chez moi.

Dialogue de boulevard :

—Tu vas bien ?

—Très bien.

—Et les affaires ?

—Excellentes.

—Et ta belle-mère ?

—Ne m'en parle pas, elle est à moitié morte.

—Que veux-tu ? il n'y a pas de bonheur complet.

François Coppée s'est surpassée en écrivant le *Pater*, un véritable petit chef d'œuvre. Aussi avant peu il sera en vente dans tous les intérieurs. Prix : 10c G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

EN DETRESSE !

DEUXIÈME PARTIE

ROSEE DU MEURTRE

—C'est une indignité, dit-il. Je suis un honnête homme. On n'avait pas le droit de perquisitionner chez moi ! Si j'avais eu l'intention de rendre ces papiers, voilà qui m'empêcherait sûrement de le faire. . . .

Il s'en expliqua le lendemain avec Chavarot :

—Monsieur, tout ce qui est fait contre moi a pour résultat de me confirmer dans ma résolution. Je ne dirai pas où sont ces papiers.

—Alors, Barabas, je suis obligé de me priver de vos services. Voici vos appointements d'un mois d'avance. Adieu.

—Adieu, monsieur ! fit le pauvre vieux, le cœur serré.

Et il alla faire un paquet des petites choses qui lui appartenaient et sortit, les larmes aux yeux.

V

Depuis la visite de Cadour à la Verrerie, depuis que le gamin avait reconnu l'homme qui, sur ses robustes épaules, emportait le cadavre de Lafistole à travers les halliers du parc de Vilvaudran, Jourdan s'attendait tous les jours à être arrêté.

Il était prêt.

Sa résolution était prise. Le sacrifice, il était disposé à l'accomplir jusqu'au bout.

Il se tairait, pour que rien ne vint entacher le nom pur de Bérengère, pour qu'aucune larme n'attristât son bonheur.

Il fut donc un peu surpris de ne pas trouver, dès le soir même, des agents l'attendant à la porte.

Mais il ne fut pas sans remarquer la surveillance étroite sous laquelle le tenaient les gardes Blaise et Mathurin.

Peu lui importait !

Il avait si peu l'intention de fuir !

Le soir même de sa découverte, Valentin était au château. C'était là, auprès des deux femmes qu'il aimait, qu'il allait verser le trop-plein de son cœur. C'était à elles qu'il faisait part de ses espérances et de ses découragements.

Mais il triomphait, ce soir-là.

Maintenant, il était sûr du succès. Il allait, au grand jour, rendre l'honneur à son père ! . . . et recouvrant l'honneur, il allait pouvoir de nouveau prétendre à la main de Bérengère.

Il avait cru que le bonheur était bien fini pour lui, et le bonheur renaissait, plus vivace, plus grand que jamais, augmenté des douleurs subies, des affronts reçus !

Il était trop joyeux pour cacher sa découverte à Clotilde.

Elle-même comprit que quelque chose de grave s'était passé.

—Je connais le meurtrier de Lafistole. . . . dit-il. . . .

Elle ne l'interrogea pas.

—Ou du moins, s'il n'est pas le meurtrier, il sera, pour se défendre, obligé de donner des renseignements si précis que la vérité en découlera, tout naturellement.

—Qui donc ? fit Bérengère.

—L'homme qui a emporté le cadavre à travers la forêt, je le connais. . . . Je l'ai enfin découvert. . . . Cadour l'a vu et n'a pas hésité. . . .

Ce fut Clotilde cette fois qui interrogea.

Et d'une voix étranglée, rauque, étrange :

—Et cet homme ?

—C'est Pierre Jourdan.

Elle baissa la tête sous le coup. Elle s'était défendue jusqu'à la dernière minute. Jusqu'au dernier moment elle avait montré de l'énergie. Maintenant, tous les ressorts de sa volonté se brisaient.

—Pierre ! Pierre Jourdan ! s'était écriée Bérengère.

—Lui !

—Cet enfant s'est trompé. Il n'a pas vu. . . . il a mal vu. . . . Il est impossible qu'il ait pu reconnaître Pierre. . . . Pierre meurtrier ! Allons donc !

Et elle riait :

—Tenez, Valentin, fit-elle très libre d'esprit et sans aucune émotion, tellement elle était sûre de l'innocence de son ami, je ne

crois pas plus que Pierre soit coupable que je ne croirais quelqu'un venant me dire, avec des preuves, que le meurtrier n'est autre que vous-même.

Elle riait toujours, cette fois avec un peu de colère,—et Valentin sentit qu'à cette colère était mêlé du ressentiment contre lui :

—Réfléchissez donc. Cela n'a pas le sens commun !

—Hélas, Bérengère, dit-il, croyez-vous qu'elle ait été raisonnable, l'accusation que l'on a portée contre mon père ? Et cependant mon père a été déshonoré, emprisonné ; mon père est mort et c'est cette accusation qui l'a tué !

Que pouvait-elle répondre à cela ? On avait accusé Séverac ? Pourquoi maintenant n'accuserait-on pas aussi bien Jourdan ? On avait trouvé des preuves contre Séverac ? Mais, est-ce qu'il n'en existait pas une formidable contre le jeune homme ?

—Prenez garde, dit-elle, qu'au lieu d'une erreur il y en ait deux bientôt. . . . Songez, en vous souvenant des larmes que vous avez versées, à tout le mal que cela fait d'être accusé injustement. . . .

Clotilde la laissait parler.

C'était sa cause que Bérengère plaidait. Elle ne l'aurait pas mieux défendue, certes !

Jamais elle ne laisserait accuser et condamner Jourdan !

Ce serait montrer au pauvre garçon la plus noire ingratitude, ce serait un grand crime ! Elle était prête à tout dire au moindre danger qui menacerait Pierre.

Mais si le danger s'éloignait du jeune homme, il s'éloignait d'elle aussi.

Et voilà pourquoi elle regardait ardemment sa fille qui, sans le savoir, la sauvait elle-même, en essayant de sauver Jourdan.

Valentin écoutait Bérengère avec émotion, mais sa résolution était inébranlable.

—La déposition du petit Cadour est nette, précise. L'enfant n'hésite pas. Il a vu ! M. d'Hautefort interrogera Jourdan et Jourdan j'en suis sûr, lui fournira toutes les explications possibles. Mais il faut que ces explications soient données et nul autre que votre père ne peut les entendre. Je me hâte d'ajouter que je partage votre absolue certitude de l'innocence de Pierre. Mais il s'agit de mon honneur, Bérengère. Et si vous m'aimez toujours, qu'il me soit permis d'ajouter qu'il s'agit en cela également de votre bonheur et de votre honneur.

Mais Bérengère était touchée au cœur.

—Vous savez, dit-elle, quelle affection j'ai pour Pierre !

—Je le sais.

—Je ne peux pas vous cacher que ce que vous venez de me dire me fait beaucoup, beaucoup de mal ?

—Souffrirez-vous jamais autant que j'ai souffert !

—Valentin, je vous supplie de réfléchir, d'être prudent.

—Certes !

—Laissez passer quelques jours. Peut-être la réflexion vous viendra-t-elle. Peut-être verrez-vous autrement cette étrange révélation.

—Je le veux bien.

—Car enfin, dit-elle avec une colère impatiente, si cet enfant s'était trompé. . . .

Valentin secoua la tête.

—Comment se fait-il qu'il n'ait reconnu nulle part la femme qu'il prétend avoir vue ?

—Cette femme était voilée. . . .

—Comme dans les romans ! fit-elle en haussant les épaules.

—Oui, Bérengère, comme dans les romans.

—Et tout cela ne vous paraît pas étrange !

—Très étrange, en effet. Jourdan, seul, doit connaître la vérité

—Avant d'aller trouver mon père, avant d'accuser Pierre, pour quoi ne faites-vous aucun effort pour retrouver cette femme ?

—Jourdan la nommera.

—Qu'en savez-vous ?

—Je le souhaite. . . . Ce sera peut-être pour lui le seul moyen de se défendre.

—Et s'il refuse de trahir une femme ?

—Il se laissera condamner de gaieté de cœur. Moi, je ne puis hésiter. La mort de mon père erie vengeance. Je veux venger mon père.

Elle soupira, mais ne dit plus rien.

Clotilde, quand il partit, lui pris les mains.

—Bérengère vous a recommandé la prudence, fit-elle. Je ne saurais vous parler autrement. Songez à tous les malheurs qu'un seul mot de vous peut déchaîner.

Valentin était resté, pendant deux ou trois jours, dans une douloureuse perplexité.

Il était allé retrouver Cadour, l'avait interrogé de nouveau, était venu, avec l'enfant, se placer auprès de la route de Vilvaudran, dans les fourrés sur le passage de Jourdan, afin de le montrer au gamin.

—L'as-tu bien vu ?

—Oui, monsieur.

—Et tu le reconnais ? c'est lui qui portait le cadavre ?

—C'est lui.

—Songe combien est grave ton affirmation.

—Dame ! monsieur, c'est peut-être grave, mais ce n'est pas ma faute, après tout. Je ne vous ai pas cherché, moi. Vous êtes venu me trouver. Vous m'avez fait des questions, je vous ai répondu.

—La justice va t'interroger, bientôt, sans doute.

—Qu'elle m'interroge.

—On te confrontera avec Pierre Jourdan.

—Qu'est-ce que c'est que cela, confronter ?

—On fera venir Jourdan en ta présence. Tu répèteras devant lui tes déclarations.

—Il le faudra bien, puisque c'est vrai.

—Et s'il dit que tu mens ?

—S'il dit cela c'est lui qui mentira.

—Bien. Retourne à la vente. Je ne te dérangerai plus.

—Oh ! monsieur, je ne vous reproche rien. Seulement je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit et ce n'est peut-être pas très amusant pour vous.

Valentin n'avait plus à hésiter.

—Demain, j'irai trouver M. d'Hautefort et je lui dirai tout.

Le soir même de ce jour, assez tard dans la soirée, Clotilde se promenait seule dans le parc. Elle avait la fièvre, grelottait de froid et de chaud. Elle était restée au lit toute la journée. La douceur de la nuit l'avait tentée et elle avait voulu sortir pour secouer son engourdissement.

A peine était-elle sous bois, où la nuit se faisait encore plus profonde, que Pierre Jourdan arrivait à elle.

—Madame, dit-il très bas, sommes-nous seuls ?

—Oui.

—Mlle Bérengère ne vous accompagne pas ?

—Elle lit, au salon.

—J'allais solliciter l'honneur d'être reçu par vous, malgré l'heure tardive, car je désire vous parler.

—Que se passe-t-il ?

—Des événements graves et que M. Valentin de Séverac ne vous laisse pas ignorer, sans doute.

—Oui, je sais tout. Mais j'espère que Valentin ne vous accusera pas. Bérengère a pris chaleureusement votre défense....

—Ah ! dit-il, les yeux brillants, la main tout à coup sur son cœur ; Bérengère m'a défendu.... Oui, comment pourrait-elle croire, en effet ?

Il soupira.

—Je m'attends à être arrêté demain.

—Non, Valentin nous eût prévenues.

—Valentin ne vous prévient pas.... Il n'oserait.

—Mon Dieu, quel malheur !....

Elle restait accablée.

Mais son accablement fut de courte durée.

Elle prit les mains du brave garçon, les serra fiévreusement.

—Tranquillisez-vous, Pierre, ma résolution est prise. Je ne veux pas que l'on vous accuse. Je dirai tout à mon mari.

Il secoua la tête. Il souriait avec mélancolie.

—Vous vous méprenez, dit-il. Je ne suis pas venu vous avertir du danger qui me menace parce que ce danger m'effraye. Je suis venu parce que je crois pouvoir vous sauver !....

—Me sauver !

—Oui !

Quel salut possible ? N'était-elle pas perdue ?....

Mais lui, doucement, toujours avec le même sourire :

—Je puis vous sauver.... veuillez m'écouter.

Il s'arrêta tout à coup et prêta l'oreille.

—Qu'est-ce donc ? fit-elle.

—Vous n'avez rien entendu ?

—Non.

—Il m'a semblé entendre un bruit de pas légers sur ces branches mortes.

—Un chevreuil ou un lièvre qui nous a aperçus.

—Peut-être.

Il écouta. Plus rien. Il fit même quelques pas dans le fourré épais traversé par l'avenue où ils se trouvaient. Dans ce fourré, de petits sentiers étroits, soigneusement entretenus, reliaient les avenues les unes aux autres.

Il ne vit personne.

—Je me suis trompé, cela est certain.

Il revint à Clotilde qui n'avait pas bougé et d'une voix profondément émue :

—Madame, je vous prie de prendre au sérieux tout ce que je vais vous dire, car cela va vous paraître, au premier abord, étrange et un peu désordonné. Dites-vous bien, en m'écoutant, que j'ai longuement réfléchi à tout ce que vous allez entendre et que ce que je vous offre, je vous l'offre la tête reposée.

—Vous savez combien j'estime votre caractère. J'ai pour vous une affection toute particulière, qui est un peu celle d'une mère pour son enfant. Bérengère ne vous aime-t-elle pas comme un frère ?

—Comme un frère, c'est vrai ! murmura-t-il en soupirant.

—Parlez donc, monsieur Jourdan, je vous écoute.

—Je n'ai plus personne pour m'aimer, pour prendre souci de moi si je viens à être malade ; pour me regretter, si je meurs. Mon honneur ne regarde donc que moi-même. Honoré, c'est moi seul qui en profite. Déshonoré, j'en souffre seul et mon déshonneur ne retombe sur aucun des miens. Demain, madame, je le répète, je serai arrêté. J'en suis sûr. M. de Séverac tient une piste et ne peut attendre plus longtemps pour la faire connaître à la justice. Je me laisserai arrêter sans protestations, sans bruit, sans scandale, et je répondrai sans mentir aux questions de M. d'Hautefort.

—Que direz-vous ?

—Je dirai qu'en effet c'est bien moi qui ai porté dans les broussailles de la route le cadavre de Lafistole.

—Mais ce meurtre, vous ne direz pas que vous l'avez commis, je suppose ? dit-elle avec animation.

—Pourquoi ne le dirais-je pas ? Cela ne mettrait-il pas fin à tout ? Valentin sera heureux, puisqu'il aura réhabilité la mémoire de son père, et vous, madame, vous que j'aime tant, vous sortirez d'un épouvantable cauchemar.

—Et vous croyez que j'accepterai un pareil sacrifice ?

—Oui ! dit-il d'un ton ferme.

—Jamais !

—Songez, madame, que vous êtes dans une terrible alternative. Songez que dans une aussi atroce situation il faut des moyens extraordinaires. Humainement vous ne pouvez être sauvée. Voilà pourquoi je suis venu vous trouver pour vous dire de compter sur moi. Le salut, ainsi que je vous l'offre, est possible. Ne me refusez pas, avant de répondre, réfléchissez qu'il ne s'agit pas seulement de vous, mais de votre mari, de son père et de votre... fille !....

—Non, non, monsieur Jourdan, je n'accepterai jamais.... Et pourtant, je peux vous dire qu'en vous entendant ainsi parler, j'ai éprouvé ma première joie depuis bien longtemps. Quel noble cœur que le vôtre, Pierre, et comme je vous aime davantage encore pour ce généreux sacrifice que vous seul aussi vous auriez la force d'accomplir !

—Ne me refusez pas !

—Aviez-vous donc pensé que je pourrais accepter ? Vous savez dans quelles circonstances Lafistole a été tué. Vous savez que c'était presque mon droit de le tuer. Vous savez que les juges m'excuseraient assurément et m'acquitteraient. Ce n'est donc pas un crime que ce meurtre, et si j'en faisais juge le monde entier, le monde me pardonnerait. Mais ce qui serait un crime, Pierre, ce serait de laisser retomber sur vous la responsabilité de ce meurtre, ce serait de vous laisser accuser et condamner, car vous n'auriez pas pour vous défendre les raisons qui m'absolvent, moi. Si les juges me demandent : " Pourquoi ce meurtre ? " N'ai-je pas ma réponse toute naturelle et toute prête : " Je défendais ma fille, je ne voulais pas la livrer à un misérable. " Et vous, Pierre, si les juges vous demandent compte de la mort de Lafistole, que répondrez-vous ?

—Peu m'importe, puisque, sans restriction, j'accepte mon déshonneur.

—Et que penseriez-vous de moi si je ne refusais pas ?

—Que penserai-je ! Sinon que vous m'aimiez assez pour m'avoir donné une occasion unique de vous montrer mon dévouement.

—Non, vous me mépriserez.

—Madame, madame !

—Vous me mépriserez et vous auriez raison.

—Oh ! madame, que parlez-vous de mépris ! S'il ne s'agissait que de vous et si vous étiez seule comme je suis seul, vous ne pourriez accepter un dévouement inutile ; mais je considère que vous n'avez pas le droit de me refuser et de sacrifier ainsi, pour jamais, dans un scandale qui aura du retentissement par la France tout entière, votre fille et votre famille. Non, vous n'avez pas ce droit,—et puisqu'il faut que je vous dise tout, vous n'avez pas le droit de m'enlever l'orgueil de vous avoir sauvée, vous, madame, et le suprême bonheur de m'être dévoué pour Bérengère.

—Votre offre est noble et grande, mais je refuse.

Il suppliait :

—Madame, j'aime tant Bérengère. Croyez-vous vraiment que ce serait un vrai sacrifice pour moi ? Non. Un bonheur, je vous le répète, un bonheur ineffable. Je me rappelle que si petit que je fusse, toutes mes pensées n'étaient occupées que d'elle, et je ne rêvais qu'aux moyens de lui faire plaisir. Je n'étais heureux que lorsqu'elle me souriait. Oh ! mais alors, bien heureux, je vous assure, parce que dans l'isolement où je vivais sans avoir jamais eu autour de moi d'affection depuis la mort de mes parents, je comprenais vaguement que Bérengère m'aimait. Je voyais cela quand elle me retrouvait, après des semaines d'absence. Ses yeux brillaient. Ses petites mains mignonnes restaient longtemps dans mes mains et je n'osais serrer mes rudes doigts habitués aux gros travaux parce que j'avais grand-peur de lui faire mal.

Et si vous saviez, madame, comme je suis fier et heureux de l'aimer !.... Je n'ai jamais eu l'espoir qu'elle m'aimerait, et je ne me

suis jamais fait d'illusions là-dessus. Je suis trop loin d'elle. Je me suis donc habitué, depuis mon enfance, à l'aimer comme on apprendait autrefois aux enfants à aimer les saintes, la Vierge ou le bon Dieu. Pour moi, donner mon honneur ou ma vie pour Bérengère, cela me semble naturel et je suis surpris que vous ne pensiez pas comme moi. Tant que Bérengère a été jeune fille, aussi longtemps qu'elle a vécu auprès de vous et que je pouvais, si rares que fussent ces occasions de bonheur, la revoir au château, j'avais cette raison-là de vivre et je me trouvais heureux. Mais Bérengère va se marier. Peut-être a-t-elle deviné que je l'aime... Si elle l'a deviné, malgré moi, par un secret pressentiment de femme, elle s'éloignera, après son mariage, par respect pour son mari... Je ne la verrai donc plus... Alors, que voulez-vous que je devienne?... Non, non, ne me refusez pas et surtout ne considérez pas ce que je vous demande comme un sacrifice. Je n'ai rien à sacrifier. Ma vie n'est rien. Mon honneur, j'en suis seul responsable, et sa perte ne retombe sur personne. Où il n'y a rien, le sacrifice n'existe pas. Regardez au contraire ce que je gagne. Comment vous exprimerai-je toute l'infinie félicité que j'éprouverais à vous sauver et à sauver Bérengère ? Je ne le pourrais. Acceptez, madame. Quelle que doive être ma vie ensuite, en acceptant, c'est du bonheur que vous me mettez plein cette vie.

Elle secouait la tête :

—Folie ! disait-elle, admirable folie !...

Et ses yeux étaient emplis de larmes.

—Non, madame, n'appellez pas folie ce qui a été chez moi profondément réfléchi. Regardez comme je suis calme. Ecoutez comme je vous parle sérieusement ? Est-ce que les fous parlent ainsi ? Est-ce qu'on est aussi tranquille que je le suis, lorsque l'on obéit, même à une exaltation d'un moment ? Vous ne voulez pas que je me sacrifie parce que vous dites que cela est injuste. Et moi je vous conjure de me laisser accomplir ce sacrifice, parce que je ne puis être heureux qu'en l'accomplissant.

Obstinée, ne voulant même pas répondre par des arguments, elle se contentait de dire :

—Non, non, je ne veux pas.

Plus ferme, il reprit :

—Vous aimez mieux vous perdre ?

—Que la volonté de Dieu soit faite !

—Vous préférez perdre Bérengère ?

—Oui, puisque cela doit être.

—S'il y avait quelque autre moyen de vous sauver, je l'emploierais, mais il n'y en a pas. Répétez-vous bien, madame, qu'il n'y en a pas.

—Je le sais, dit-elle avec accablement.

Il eut un regard très long, attaché sur elle

Et il murmura :

—Je la sauverai quand même et malgré elle.

Clotilde lui avait pris les mains.

—Que vous êtes bon d'avoir pensé à cela ! Je ne l'oublierai jamais ! Et combien l'affection de ma fille pour vous serait augmentée, si elle pouvait savoir, si elle pouvait deviner...

—Non, non, il ne faut pas qu'elle sache ! Jamais ! Jamais !

—Ainsi, Pierre, demain vous serez arrêté ?

—Je le crois.

—Je ferai donc mon devoir.

—Malheureuse femme ! dit-il avec une profonde pitié.

—Malheureuse, c'est vrai, Pierre, mais, du moins, je ne veux être que malheureuse et non point coupable.

—Je ne vous convaincré pas ?

—Non.

—C'est bien. Je vois qu'il serait inutile d'insister.

Il attira les mains de Clotilde jusqu'à ses lèvres et les y retint. Ses lèvres tremblaient, mais moins pourtant que les mains de Clotilde.

Puis, avec un soupir :

—Adieu donc, dit-il.

—Adieu, Pierre ! fit-elle d'une voix altérée.

Car avec lui s'éloignait la dernière espérance du salut.

Mais elle n'avait pas de regret d'avoir refusé. Il ne lui venait aucune hésitation. C'était bien strictement son devoir qu'elle allait faire.

Déjà, bien des fois, elle s'était reproché d'avoir laissé accuser Séverac.

Recommencerait-elle avec Jourdan ?

Non.

Le jeune homme avait disparu, sous bois, dans la nuit. Elle, debout, la tête penchée, pleurait silencieusement.

Elle pleurait sur sa vie perdue, sur l'honneur des siens, sur les hontes du lendemain qui l'attendaient.

Puis elle s'éloigna aussi.

Elle reprit le chemin du château.

Elle marchait lentement, alourdie, ne voulant pas rentrer, ne sentant pas le sommeil, l'esprit partagé entre les épouvantes aux-

quelles l'aurore du lendemain allait donner une réalité et le souvenir des paroles de Jourdan.

La seule chose qui pouvait la consoler, en cette détresse, c'était d'avoir inspiré un dévouement pareil.

Enfin, elle se dirigea vers le château.

Elle demanda sa fille.

On lui dit que Bérengère était sortie presque en même temps qu'elle et s'était, comme Clotilde, dirigée vers le bois.

Depuis, elle n'était pas rentrée.

Clotilde eut un atroce serrement de cœur.

Sans raison, sans rien savoir, du premier coup, elle se dit :

—Bérengère a tout entendu. Elle sait tout. Elle était dans le bois. Elle me cherchait. Elle a surpris notre conversation.

Elle chancelle, étouffée.

Elle ne se dit pas que cela peut être absurde, que Bérengère l'a sans doute cherchée sans la rencontrer, qu'elle la cherche encore et qu'elle va revenir.

Non. L'Idée l'obsède... Ce n'est pas un pressentiment, c'est la certitude.

Elle retourne vers le bois ; elle court vers l'avenue où tout à l'heure elle a rencontré Jourdan et elle y arrive à peine que tout à coup, venant à elle, apparaît Bérengère.

La nuit est trop obscure.

La mère ne peut voir le visage de sa fille.

Mais qu'a-t-elle besoin de voir son visage ?

Elle n'a qu'à regarder sa démarche.

Bérengère semble atteinte de folie.

Elle marche dans l'avenue, chancelante, allant de droite et de gauche, comme si elle était prise d'une ivresse dangereuse, et ses bras font de grands gestes dans la nuit.

Elle ne voit pas sa mère.

Elle passe auprès de Clotilde, la frôle de sa robe et continue son chemin.

La mère n'ose lui adresser la parole.

Certainement, elle ne s'est pas trompée, Bérengère a tout entendu. Elle était là, tout à l'heure, auprès d'eux, et ils avaient même failli s'apercevoir de sa présence, lorsqu'un léger bruit de branches froissées était arrivé jusqu'à leurs oreilles.

Bérengère est au château.

Sa mère est derrière elle. Les lumières qui brillent semblent réveiller la pauvre fille de son rêve.

Elle regarde autour d'elle ; elle aperçoit Clotilde.

Elle fait un pas en arrière et ne dit pas un mot.

Et les deux femmes se regardent.

Quel combat dans ce cœur de jeune fille.

Qui va triompher ?

Elle est méconnaissable, les yeux sont vagues, meurtris, les lèvres fatiguées et tremblantes... Le front blanc, jadis si pur, est plissé d'une ride.

Le malheur vient de frapper là, brutalement.

C'en est fait ! Il a imprimé sa rude trace sur ce visage frais et charmant qui ne connaissait que le sourire.

Jamais plus, maintenant, il n'y aura de complet bonheur pour elle.

Elle n'avait pas vécu encore, puisqu'elle avait été constamment heureuse.

Maintenant elle vit, puisqu'elle souffre.

Et Clotilde l'examine fiévreusement, le corps un peu penché, comme pour s'élançer vers elle et la retenir si sa fille s'éloigne, si sa fille la répudie, si sa fille a horreur de ce qu'a fait la mère !

Mais si les yeux sont remplis de supplications, les lèvres sont muettes.

Les bras, même, ne se tendent pas vers la jeune fille, devenue par ce redoutable secret qu'elle a surpris, le premier juge de sa mère. Clotilde reste immobile comme une coupable.

Elle attend son arrêt.

Si courte que soit cette incertitude, elle est horrible pour la mère. Cette enfant, elle l'adore. Ça été la grande joie de sa vie, en quelque sorte, la consécration de son amour pour Daniel. Elle se sent dans son crime excusable, si isolée, si abandonnée, qu'elle se dit que Bérengère fera comme tout le monde et qu'elle l'abandonnera aussi.

Et machinalement elle fait, en secouant la tête :

—Oh ! non, pas cela, mon Dieu, pas cela, ce serait trop !

Oui, Bérengère a hésité ! C'est que la chute était profonde ! Cette mère aimée et respectée une criminelle !... Car elle n'en pouvait douter !... Comment cela s'était-il fait ? Peu importe, elle le saurait assez vite.

Mais devant la mère anxieuse, au regard terrifié, son cœur se fondit.

N'avait-elle pas entendu aussi, au cours de cette conversation surprise, une phrase qui l'avait frappée ?

« Le crime, je l'ai commis pour défendre ma fille.

— Le monde entier m'excuserait ! Tous les jurys ne pourraient que m'acquitter ? »

Elle baissa la tête.

Deux larmes, suivies d'un ruisseau intarissable d'autres larmes, jaillirent de ses yeux.

Elle tendit les bras en disant :

— Maman ! ma pauvre maman !

Ce fut tout ce qu'elle put dire.

Clotilde éclata en sanglots convulsifs, et mère et fille tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Elles pleurèrent longtemps, ainsi étroitement enlacées.

Et, à travers ses sanglots, Clotilde répétait :

— Malheureuse enfant, qu'as-tu fait ? Pourquoi nous as-tu écoutés ? Pourquoi as-tu pénétré ce secret ?

— Est-ce ma faute ? Je te cherchais, mère.

Et tout à coup essuyant ses larmes :

— Ainsi, j'ai bien entendu ?

— Hélas !

— Cette terrible histoire ?

— Rien n'est plus vrai.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous devenir ? Mère, dis-moi tout ! Car je ne connais que le meurtre. Les motifs qui l'ont fait commettre, je les ignore.

— Oui, je vais tout te dire. Tu ne peux plus rien ignorer maintenant, car je ne veux pas qu'il reste dans ton esprit un seul doute sur ta mère.

Alors elle lui raconta, dans un récit interrompu bien des fois par des crises nerveuses, ce que savent nos lecteurs.

— L'insâme ! murmurait Bérengère devant les menaces et l'insultante ironie de Lafistole.

Quand Mme d'Hautefort eut terminé :

— Tu le vois, suis-je coupable ?

— Non, dit-elle avec énergie, non, pauvre maman, tu n'es pas coupable. Tu n'es que victime et je t'aime. . . .

— La victime, c'est toi, ma chère fille, n'ai-je pas brisé ton bonheur, ton avenir, ton amour ! . . . Demain, le nom que tu portes, ne l'aurai-je pas couvert de honte ?

Cette nuit-là, les deux femmes ne se couchèrent pas. Le sommeil ne pouvait venir au milieu d'une pareille surexcitation. Elles restèrent l'une auprès de l'autre dans la chambre de Clotilde.

Elles avaient ouvert la fenêtre et toutes deux contemplaient sans rien voir, vaguement et d'un regard distrait, le massif sombre du bois de Vilvaudran, qui avait protégé le crime, autrefois, et qui, maintenant, allait livrer le secret de ses ténèbres mystérieuses. Un peu de vent agitait parfois les feuilles, tout en haut des arbres qui, alors, semblaient soupirer, puis la nuit se taisait, pesant, de son silence, sur le cœur des deux femmes.

Si lourde qu'elle fût, cette nuit, comme elles auraient désiré qu'elle ne se terminât jamais !

Et l'aurore les surprit, penchées l'une sur l'autre, presque assoupies, à la fin, par tant de fatigue morale.

Dans la matinée, elles partaient pour Orléans.

VI

Elles étaient à peine arrivées rue Châtelet, que Valentin s'y présentait. Il venait lui-même de Vilvaudran où il était descendu de voiture un quart d'heure à peine après le départ de Mme d'Hautefort.

Il ne s'y était pas attardé et il avait repris aussitôt la route d'Orléans.

Vers neuf heures, ce matin-là, il s'était présenté au parquet et avait fait passer sa carte à Daniel, dont il guettait l'entrée depuis quelques minutes.

Daniel le fit introduire aussitôt.

A l'air du jeune homme, à sa physionomie attristée, il jugea qu'il s'était passé quelque chose de grave.

— Qu'est-ce que donc, mon cher Valentin ? Auriez-vous du nouveau à m'apprendre ?

— Oui, M. d'Hautefort. Du reste, vous allez en juger par vous-même.

— Je vous écoute.

Valentin raconta comment il avait découvert Cadour, quelles pistes il avait suivies, comment il avait failli se décourager en ne trouvant pas, en dépit des plus actives recherches, cet homme et cette femme dont Cadour parlait ; il dit, enfin, comment il était allé visiter les ateliers de la verrerie et ce qui s'en était suivi.

L'homme, bien reconnu par le petit charbonnier, c'était Jourdan.

— Jourdan ! répétait Daniel stupéfait. . . . et qui avait écouté le récit avec la plus vive attention. . . . êtes-vous sûr que cet enfant ne se trompe ? . . .

— Vous les mettez en présence.

— Certes. . . .

Le juge se tut, tout entier à ses réflexions.

— Cela est bien étrange, murmura-t-il. . . . Et vous n'avez pu trouver aucun indice qui vous mît sur la trace de cette femme restée inconnue et qui, si Jourdan est coupable, me semble avoir été, non seulement complice, mais peut être le principal auteur du crime ?

— Aucun indice.

— Jourdan parlera, sans doute.

— Je le souhaite.

— Où est Cadour en ce moment ?

— Vilbret me l'a amené, chez moi ce matin ; il attend votre bon plaisir.

— Je vais l'envoyer chercher.

Quelques minutes après, le gamin comparait devant le juge d'instruction.

Interrogé par Daniel, il lui fit le récit que nous connaissons. Il ne se contredit pas.

Sur la demande formelle :

— Tu as bien reconnu M. Pierre Jourdan ?

— Oui, avait dit le gamin avec énergie.

— C'est bien, mon devoir est tout tracé.

Valentin, pendant cet interrogatoire, était resté dans un cabinet voisin de celui du juge.

Daniel l'appela.

— Pierre Jourdan doit être en ce moment à la verrerie ?

— Non. Il est à Orléans, sous prétexte de courses.

— Il veut fuir ?

Je l'ignore, mais je me suis permis, vu l'urgence, de le faire surveiller par un de vos gardes qui ne le quitte pas.

— Où le trouver ?

— A l'hôtel de Nevers peut-être, où il descend d'habitude.

Le juge d'instruction hésita visiblement.

— J'ai peine à croire que ce brave garçon soit coupable, dit-il. Vous le connaissiez, vous aussi, Valentin. . . .

Valentin resta silencieux.

Son visage était pâle, ses yeux s'emplirent de larmes. Il eut une crispation du coin des lèvres qui indiqua chez lui une émotion rapide aussitôt refoulée, mais profonde, et, d'une voix douce, comme avec reproche :

— M. d'Hautefort, mon père n'était-il pas votre ami, lui aussi, beaucoup plus que ne l'est Jourdan ? Avez-vous hésité, lorsque vous avez cru que votre devoir vous ordonnait de ne plus vous souvenir de cette amitié ?

Et sourdement, cette fois avec colère :

— Je pense, moi, au pauvre vieillard qui est mort tué par une honte qu'il ne méritait pas. Je suis persuadé que Jourdan est coupable, quels que soient les motifs du meurtre. Je n'ai donc pas de pitié et je l'accuse. M. d'Hautefort, faites votre devoir comme en toute votre vie vous l'avez fait !

Daniel ne répliqua rien. Valentin, — il le sentait, — avait raison. Le juge sonna le greffier, lui communiqua ses instructions et signa un mandat d'amener contre Jourdan.

Ce fut à ce moment seulement que Valentin le quitta.

Maintenant, il avait terminé sa tâche. Du moins il le croyait. Il ne pouvait faire plus. Au magistrat, désormais, de pénétrer les derniers mystères qui enveloppaient ce meurtre.

Pierre Jourdan était en effet à l'hôtel de Nevers.

L'agent envoyé par M. d'Hautefort l'y trouva, à l'instant où Pierre allait sortir pour faire, dans la ville, les courses dont son directeur l'avait chargé.

— Monsieur Jourdan ? dit l'agent qui s'était fait renseigner par le maître de l'hôtel.

— Oui, monsieur, c'est moi, fit Pierre.

Et il dévisagea l'inconnu.

Redingote noire, rapée et propre, chapeau haut de forme, dont la mode remontait à une dizaine d'années déjà, gros souliers larges sous le cuir bien verni desquels se dessinaient les rugosités des doigts de pieds.

Jourdan eut un léger sourire.

Cet homme, il devina tout de suite ce qu'il était. Il ne le connaissait pas, il ne l'avait jamais vu et il attendait.

— M. d'Hautefort, juge d'instruction, ayant appris que vous étiez à Orléans, vous invite à passer à son bureau.

L'arrestation était polie.

Mais était-ce bien une arrestation ?

Pierre voulut s'en assurer.

— Bien, dit-il avec flegme, seulement j'ai des courses pressantes qu'il faut que je fasse dans la matinée. Après déjeuner, vers deux heures, je serai au parquet,

LA SAISON DES RÉCEPTIONS

Nous voici revenus à l'époque où chacun ouvre tout grand son salon aux amis. La musique et les pianos vont se faire entendre de tous côtés. Si vous chantez n'abordez pas votre grand morceau sans avoir un voix claire; mettez-vous en puissance de tous vos moyens en prenant quelques doses de *Baume Rhumal* avant de partir de chez vous et vous pourrez affronter la critique. Le *Baume Rhumal* se vend partout 25c le flacon.

CHOSSES ET AUTRES

- On mange environ 1000 peres par jours à Londres.
- Chicago a maintenant une population de 1,752,100 âmes.
- Les marchandises bien achetées sont à moitié vendues.
- A peine 1 p. c. des chaussures portées aux États-Unis sont faites à la main.
- A Kingston, Ont., on a fabriqué en 1896, 309,000 cigares de plus que l'an passé.
- Parmi les mines profondes de l'Europe, on en signale une à Lambert, Belgique, qui a 3,490 pieds de profondeur.
- La récolte des pois bat son plein dans l'Ontario-Ouest. Dans la plupart des districts, les résultats sont meilleurs qu'on ne l'avait un instant espéré.
- Les chaussures d'hommes avec bouts vernis ne plaisent que médiocrement; on essaie de les forcer dans la circulation, les voyageurs en ont beaucoup dans leurs échantillons.

AVEC LE BAUME RHUMAL

Toux opiniâtres, rhumes, grippe, bronchites, guérison sûre par le *Baume Rhumal*, 25c le flacon. En vente partout.

—Un nommé Gilbert, de Peterborough, Angleterre, a fait de ses mains un violon qui pèse moins d'un quart d'once. Les 99 parties de cet unique instrument sont parfaitement jointes ensemble.

—*La Nouvelle Revue* publie, dans son numéro du 15 août: Le poème du Rhône, F. Mistral; Jules Simon maître d'étude, Prince de Valori; Sept ans de république au Brésil, O. Lima; Un poète Egba, J. Hess; La rue Saint-Jean et le moulin, G. Beaume; Orient contre Occident, A. Fock; Lettre sur la politique étrangère, Mme Juliette Adam.

La Quinzaine: Décentralisation; Les provinces; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Etranger, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport, Carnet mondain, Mode.

EMPLOYEZ LE BAUME RHUMAL

Pour les affections de la gorge, des bronches et des poumons n'employez que le *Baume Rhumal*, seul il vous guérira promptement et sûrement. Prix, 25c la bouteille. Procurable dans toutes les pharmacies et les épiceries.

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

Je suis un corps sans âme, et j'ai du mouvement; Je m'arrête aussitôt qu'un maladroit me touche; Je sais marcher sans pieds, je sais parler sans bouche; Et sans sortir d'un lieu, je cours incessamment. Ce que je ne sais pas, je peux pourtant l'apprendre. Et lorsque je me tais, je sais me faire entendre.

TÊTE GRISONNANTE ET MENACÉE DE CALVITIE La Vigueur des Cheveux d'AYER.

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacée de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis." —Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer PRÉPARÉE PAR LE DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S. A.

Je parle avec bon sens, et je suis sans raison. Un sévère tyran me tient en sa puissance Et bien que le soleil m'ait donné la puissance, J'habite une sombre prison. [sance,

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 644 Enigme.—Dictionnaire.

LES ECHECS

PROBLÈME No 197

Composé par M. S. H. Thomas Noirs—8 pièces



Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 196

Blancs Noirs 1 D 7 FR 1 ? 2 Mat selon le coup des Noirs. 3 variantes

La Porteuse de Pain

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON

LIBRAIRES

25, rue St-Gabriel, Montréal

LA PORTEUSE DE PAIN, par Xavier de Montépin, un des plus beaux romans de cet écrivain célèbre. Demandez notre catalogue complet, envoyé gratis sur demande.

...EN AVANT...

L'EXPOSITION

Avant de monter à l'Exposition il vous faut un :-

COUVRE-CHEF

ARMAND DOIN

Notre Chapelier Populaire

Vient de recevoir un Assortiment Varié de haute nouveauté

EN FORME ET COULEUR

Et à la porté de toutes les Bourses.

REPARATION DES

Chapeaux de Soie et Fourpures.

ARMAND DOIN

1584 rue Notre-Dame

Vis-à-vis le Palais de Justice MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TELEPHONE No 2113

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS, Prop. gérants

LEW ROHDT, représentant

10c Semaine commençant le Jeudi, 14 septembre Apres-midi et soir

20c Retour du comédien favori Irlandais, DAN MCCARTHY

30c dans son nouveau Drame à sensation THE IRISH GREEN HORN

PRIX POPULAIRES :

Matinées..... 10 et 20c Soirées..... 10, 20 et 30c

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc. Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.



.....LISEZ.....

“Le Monde”

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

“LE MONDE” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les PILULES ANTONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 2fr. PH^{ie} MALAYANT, 15, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.



L'Ouïe Rendu.

ZURICH, KAR., Sept. 15, 1894.
 J'ai donné le Tonic Nerveux du Père Koenig à un garçon de 9 ans, qui avait perdu l'ouïe à la suite de Scarlatine. Après en avoir pris 3 bouteilles, il était capable d'entendre et de parler, et malgré que les médecins eussent dit, qu'il n'entendrait jamais—il est parfaitement bien maintenant.
 Plusieurs autres personnes, ayant souffert de faiblesse des femmes d'autres maladies résultant de cette cause, prirent le Tonic Nerveux du Père Koenig d'après mes conseils et furent guéries.
 Dans mes voyages dans l'est du Kansas, comme missionnaire, les gens qui me demandaient mon avis, je leur recommandais le Tonic Nerveux du Père Koenig et il avait les effets désirés.

REV. J. B. VORNHOLT.

FREEPORT, ILL., Oct. 26, 1890.

Nous avons fait usage de 12 bouteilles de Tonic Nerveux du Père Koenig pour les nerfs et avons obtenu les effets désirés dans chaque cas.

LES SEURS DOMINICAINES

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	26f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger 62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
 Dents extraites sans douleur chez
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
 Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
 Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)
 87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistante que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
 Achète des débitures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patronnes, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :

Paris (France), 5, rue de la Bourse.
 Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
 Boston (Mass.), Carter Buildings.
 Toronto (Ont.), 26, King street East.

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
 Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
 L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
 Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 5 septembre 1896

52,083

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
 MONTREAL

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN DE MONTRÉAL

ATTRACTIUNS DE LA SEMAINE

GRANDE EXPOSITION

DE

Collerettes et Gilets Parisiens, et Nouvelles Etoffes à Robes d'Automn^e

Notre stock d'Etoffes à Robes, cette saison, se compose entièrement de la crème des produits des principaux fabricants Français, Anglais, Allemands et Autrichiens. Tout ce qu'il y a de plus nouveau et de convenable en fait d'Etoffes à Robes des derniers effets et des plus nouvelles couleurs se trouve ici. Toutes celle qui ont vu nos Etoffes à Robes en sont enchantées.

Magnifiques Etoffes à Robes riches en une immense variété d'effets et de couleurs, de 25c à \$1.50 la vg.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Exposition cette Semaine

Cette semaine nous tiendrons une grande exposition de nouveaux manteaux et gilets Parisiens, dans nos salles d'expositions de manteaux. Magnifiques vêtements et excellente valeur.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Nouvelles Marchandises de Toile

Notre stock de toiles n'a jamais été mieux assorti qu'à présent. Toutes nos marchandises proviennent des meilleures manufactures et sont de la meilleure valeur.

Tous les derniers patrons en nappes, 42c à \$16.50 chacune. Tous les derniers patrons en damas de table, 17c à \$2.35 la verge. Tous les derniers patrons en Doilies de table, 2c à 70c chacun. Pour toutes les classes de toile et marchandises de toile, venez directement à

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Vêtements d'Ecoliers

Nous avons maintenant en stock des milliers de nouveaux Habillements, faits dans les derniers goûts.

Habillements des derniers goûts en Serge bleu-marin, très bien faits et fortement cousus et bien doublés, pour petits garçons, de \$1.60 à \$7.10.

Habillements d'écoliers des derniers goûts, en Tweed de fantaisie, de \$1.35 à \$8.25 chacun.

Habillements d'écoliers des derniers goûts, en Tweed Halifax, de \$1.95 à \$7.90 chaque.

Tous nos habillements de petits garçons sont spécialement adaptés pour écoliers.

Sous-Vêtements pour Hommes

Sous-vêtements d'automne pour hommes, nouvelles pesanteurs, nouvelles confections et nouvelles qualités.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame